

A NOS FIDÈLES LECTEURS ET AMIS

Si vous ne l'avez déjà fait

Souscrivez votre réabonnement

pour 1967

Pour l'année 1967 — 1 numéro par trimestre :
Abt. normal.... 15 F — Etranger 18 F
Sous pli fermé :
France 18 F — Etranger 20 F

Versements par chèque bancaire, mandat-poste ou virement postal au compte n° 999647 — PARIS, à l'ordre de:

M. Georges COCHET, 8, rue Stanislas-Meunier, Paris 20^e

CHANGEMENT D'ADRESSE

Dans un but de simplification et d'accélération des envois de la revue, il est demandé à ceux de nos abonnés qui ont changé ou qui changent de domicile de bien vouloir retourner directement à l'Administrateur, G. Cochet, l'enveloppe ayant contenu le dernier numéro de la revue. L'ancienne adresse imprimée sur ladite enveloppe devra être barrée et la nouvelle devra être inscrite au-dessus. Cette documentation (ancienne et nouvelle adresse) est indispensable à la Maison qui assure le routage de la revue.

D'autre part, quel que soit le moyen utilisé pour faire connaître votre changement d'adresse, il vous est demandé de bien vouloir joindre la somme de 0,90 F (timbres ou coupon) pour frais d'établissement d'une nouvelle plaque.

Merci pour votre aide !

L'Administrateur : Georges COCHET.

Le Directeur-Gérant : Philippe ENCAUSSE, 46, boulevard du Montparnasse, Paris-15^e
Dépôt légal n° 1.750. - Cert. d'inscr. à la Cision paritaire du papier de presse du 6-2-53 n° 26/285
Imp. A.R.P. — 39 rue Victor-Hugo, Pantin Seine

L'Initiation

ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)

Directeur et Rédacteur en Chef

Dr Philippe ENCAUSSE

— 1952 —

SOMMAIRE

Il y a 50 ans... «Mort» de Gérard ENCAUSSE (Papus).....	1
Tu es vivant Papus !, par Julien ORCEL.....	3
Adieu prononcé par Paul SEDIR sur la tombe de PAPUS le 28 octobre 1916	4
La définition du Maître, par PAPUS.....	6
Réflexions sur la salutation angélique, par Robert DEPARIS	10
Promenade d'un ésotériste à Notre-Dame-de-Paris, par Serge HUTIN.....	20
L'Homme des Hauteurs et les Hommes du Torrent, par Marc HAVEN.....	28
Un Maître de la Gnose : MARCION, par Robert AMBELAIN.....	32
A propos du Maître PHILIPPE, de Lyon.....	47
Rudolph STEINER, par le Dr DUCASSE.....	51
A Montségur, par Déodat ROCHÉ.....	55
Bibliographie martiniste de Robert AMADOU	58
Nous avons lu pour vous, par Serge HUTIN	60



41^e Année — N° 1
(Nouvelle série)

Trimestriel. - 5 F
Janvier-Février-Mars 1967

M. MARIETTE
13, Rue la Pérouse
92400 NOUX-LES-MINES

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ÉSOTÉRIQUE TRADITIONNELLE

Directeur : Dr Philippe ENCAUSSE
46, Boulevard du Montparnasse, Paris-15^e

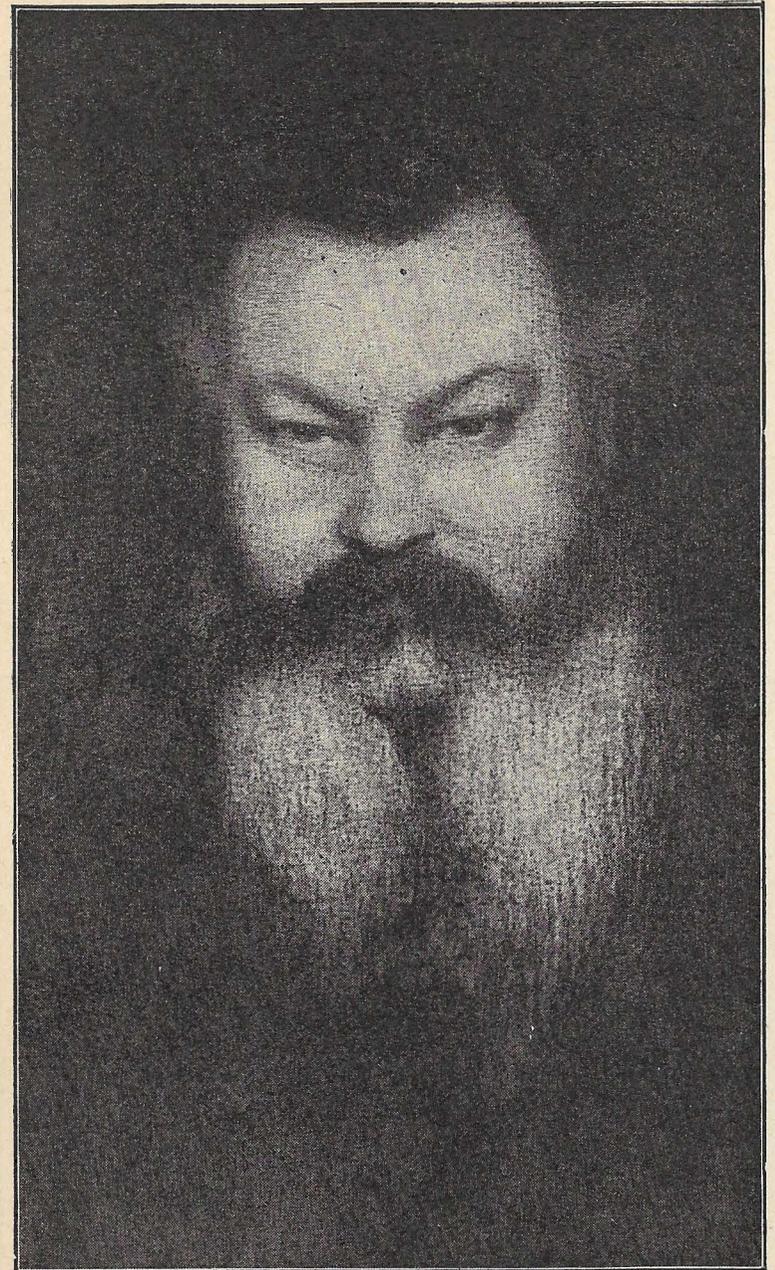
Administrateur : Georges COCHET
8, rue Stanislas-Meunier, à Paris-XX^e

★

Dépositaire Général : A. VILLAIN - Les Editions Traditionnelles (Ancienne Librairie CHACORNAC Frères) - 11, quai St-Michel, Paris (V^e).
(Tél. : ODE. 03-32)

★

Chaque rédacteur de **L'Initiation** publie ses articles sous sa seule responsabilité.



Il y a 50 ans...

...Le 25 octobre 1916, le docteur Gérard ENCAUSSE (« PAPUS ») se désincarnait.

Son enveloppe physique repose au cimetière du Père Lachaise, dans le caveau familial.

Mais PAPUS est toujours vivant dans bien des cœurs et des esprits comme en attestent les fleurs qui, tout au long de chaque année, viennent orner sa tombe, déposées par les mains de disciples fidèles et souvent anonymes.

Le dimanche 23 octobre 1966 a été célébré le cinquanteaire de la « mort » de PAPUS.

Nombreux furent ceux qui eurent à cœur, à cette occasion de s'associer à l'hommage commun qui fut rendu, tant à l'homme de cœur, de devoir et d'action que fut Gérard ENCAUSSE, qu'à l'écrivain et au serviteur de la cause spiritualiste qu'il fut également sous le pseudonyme de « PAPUS ».

Mais cet anniversaire ne pouvait revêtir un caractère de tristesse car, pour Papus, la mort n'est qu'une étape qu'il faut franchir un jour ou l'autre et la vie continue après que l'on ait abandonné sur cette terre, sa « guenille ».

Aussi, la réunion qui eut lieu sur la tombe de PAPUS fut suivie d'un déjeuner amical qui, groupant quelque 140 convives, se déroula dans une ambiance pleine de cette gaieté qui a toujours animé Gérard ENCAUSSE et qui est peut-être la plus belle preuve de gratitude que l'on puisse fournir à Dieu.

TU ES VIVANT PAPUS!

En cette fin d'octobre où la feuille s'enflamme,
Où chaque chrysanthème allume aussi ses feux,
Nous t'apportions Papus le bouquet de notre âme
Alliant les pensées aux myosotis bleus ;

Tu devais y trouver l'œillet et la tulipe
Pour la bonne compagne et l'exquise maman,
Car nous avons voulu que notre cher Philippe
Nous sente dans son cœur, avec lui, pleinement.

Dans le susurrement élargi de silence
Que seuls troublaient parfois des pas sur le gravier,
Je t'écoutais prêcher l'Amour et l'Espérance,
Et pour Toi, pour les Miens, je me mis à prier.

J'aperçus tout à coup se tirer comme une voile
Dans le ciel gris d'argent où nous allions à toi,
Et Mage, tu venais dans l'or blond d'une étoile
Les bras tendus vers nous, dans un manteau bleu-roi ;

Et sur ta tombe enfin je vis deux étincelles
Jaillir des yeux mi-clos d'un de tes beaux portraits
Et je sentis la vie éclairer tes prunelles,
Tes yeux s'étaient ouverts, et tu me souriais !...

Julien ORCEL.

25 octobre 1961

Voici, pour la première fois, le texte intégral de l'adieu prononcé par Paul SEDIR sur la tombe de Gérard ENCAUSSE « PAPUS » :

Nous ne pouvons pas, Mesdames et Messieurs, accompagner à sa dernière demeure celui qui fut pour la plupart d'entre nous un Maître très sage et un Ami véritable, sans lui dire tout haut les sentiments de reconnaissance et d'affection qui jaillissent silencieusement de nos cœurs.

Pendant de longues années, trop courtes délas ! nous avons eu sa parole affectueuse et la bonhomie charmante sous laquelle son humilité cachait des trésors de science et des dons admirables. Pendant des années, il nous écouta patiemment, oubliant ses propres inquiétudes pour se pencher sur nos chagrins ; pendant des années, il ne différa jamais de secourir quiconque venait à lui. Aucune ingratitude, aucun échec ne purent jamais ralentir l'élan de sa triple charité, matérielle, intellectuelle et morale.

Dans le domaine de l'Idée il fut un novateur et un révélateur ; son génie vigoureux sut infuser une vie neuve aux vieilles traditions momifiées des sagesse mystérieuses et l'œuvre énorme qu'il laisse derrière lui, pas assez connue encore, sera pour les positivistes de l'avenir une mine inépuisable de théories et de fécondes hypothèses.

Dans le domaine de l'Action son œuvre est multiple ; sa force propagandiste a répandu sur toute la terre ses semences d'idéalisme et organisé des Centres où la Lumière du VERBE est présentée avec une prévoyante sollicitude, selon les facultés réceptives de ceux que rebutent le matérialisme et le formalisme.

Mais c'est dans le domaine Moral surtout que Papus, à mon avis, sut accomplir son grand Œuvre... Tâche d'autant plus féconde que les fatigues en restent inconnues. Vers les ténèbres les plus épaisses la Lumière aime surtout à descendre et le labeur le plus fertile est celui qui s'effectue dans le silence et dans le secret. Tous ceux-là qui venaient vers Papus, les malades du corps, les martyrs de l'intelligence, les victimes de la méchanceté générale et qui s'en retournaient soulagés toujours et, bien souvent, guéris, combien, parmi eux, se doutent qu'ils ne furent allégés que parce que ce mystique médecin avait pris à l'avance sur ses épaules, par le moyen d'un ascétisme intérieur constant, une partie de leur fardeau ?

Je trahis peut-être, ici, les secrets d'une amitié dont je m'honore infiniment, mais il me semble juste qu'au couronnement de cette carrière si remplie, une voix dise tout haut ce que tant de reconnaissances murmurent tout bas. L'érudit, le philosophe aux splendides intuitions, le propagandiste

puissant, le conférencier applaudi, le voyant, le thérapeute habile : tous ces aspects admirables s'unissaient en la personne de cet homme de bien dont la dépouille, dès maintenant vénérable, est confiée aujourd'hui à notre Mère commune.

Des larmes montent à nos yeux, sans doute, mais nos cœurs savent qu'il n'y a pas de mort. Celui-là que nous saluons avec une brave tendresse, nous a appris que, de ce côté du Voile sont seulement les fumées passagères. De l'autre côté se déploient les splendeurs du Réel. Des larmes respectables et touchantes, tombent sur cette sépulture entr'ouverte. Mais nous savons que, pour les serviteurs du Ciel, la mort est une invisible apothéose.

Imitons cet Initiateur qui voulut n'être qu'un ami pour nous et qui fut assez fort pour cacher ses douleurs et ses misères sous un perpétuel sourire.

Séchons nos larmes : elles le retiendraient dans les ombres ; et réjouissons-nous comme lui-même se réjouit, depuis trois jours, de revoir enfin face à face le tout puissant Thérapeute, l'authentique Pasteur des âmes, l'Ami éternel et bien-aimé dont il fut le fidèle servant.

Disons ensemble à Gérard ENCAUSSE un « Au revoir » vaillant ; et donnons-lui, par nos bonnes volontés désormais indéfectibles, la seule récompense digne des si longues fatigues qu'il a endurées pour nous.

Au Père Lachaise, le 28 octobre 1916.

PAUL SEDIR

Voici quelques indications permettant de trouver facilement cette tombe dans l'immense cimetière du Père-Lachaise :

Descendre au métro « Gambetta » et entrer par la porte « Gambetta » (avenue du Père-Lachaise). Une fois la porte franchie, tourner à gauche et suivre la grande allée. A l'intersection des 89^e et 93^e divisions, tourner à droite et remonter l'allée centrale en comptant 32 tombes (à main gauche). Passer entre la 32^e tombe (famille Aubert) et la 33^e (famille Beauvais), suivre la petite allée et l'on trouvera la tombe de PAPUS, à main droite, à la 38^e tombe.

LA DÉFINITION DU MAÎTRE

par PAPUS (*)

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous terminons aujourd'hui le cycle des conférences ésotériques l'année.

Nous avons vu, dans le cours de ces causeries, l'histoire de l'établissement de l'humanité sur terre, telle qu'elle peut être établie à l'heure actuelle. Nous avons assisté aux luttes des races entre elles, aux luttes des vainqueurs contre la nature, aux déluges et à l'engloutissement de l'Atlantide; enfin nous nous sommes efforcé de déterminer la constitution du mental de la race blanche, en étudiant la science égyptienne, d'une part, et la tradition orientale, d'autre part.

Ce qui nous a surtout intéressés, c'est l'effort de l'humanité pour échapper au destin impitoyable, à ce serpent de toutes les antiques initiations, Nahash, l'attrait universel ou Shahnah, le principe du temps origine du retour sur la terre ou de la réincarnation dans une planète quelconque.

Nous avons passé en revue la lutte contre cette réincarnation, soit par l'effort personnel, en tuant le désir et en recherchant le Nirvahnah (bouddhisme), soit par l'action scientifique pure, la psychurgie de l'antique Egypte et les rites secrets de la momification, soit, enfin, par l'aide invisible venant soutenir l'homme dans sa réelle faiblesse au point de vue spirituel. C'est là la révélation capitale du Christ, révélation qui a bouleversé tout le mental de la race blanche.

Cette dernière considération nous amène à comprendre que l'humanité n'est pas abandonnée à elle-même dans son évolution sur une planète quelconque; de même que le jardinier qui a semé des graines les laisse lever naturellement, puis les reprend une à une et les « repique » dans un milieu convenable, de même l'invisible surveille l'évolution de ces milliers d'épis humains répandus sur une planète quelconque.

L'humanité est chargée d'évoluer dans chaque cycle de son existence une faculté nouvelle; d'abord c'est l'amour du travail, l'attachement à la terre, la constitution de la famille; puis peu à peu, à travers les progrès du mental, de nouvelles facultés plus générales sont évoluées pour arriver progressivement à la création des facultés véritablement divines: le sacrifice de soi, conscient, pour l'évolution des autres. Appelons-le: foi, charité,

(*) Conférence faite en juin 1912, à Paris.

altruisme, peu importe, c'est vers ce point que tend, à travers les épreuves douloureuses, l'humanité actuelle.

Le règne du Père a constitué la vie physique, sur la terre, des races humaines. Le règne du Fils a illuminé le mental humain par la notion du sacrifice; ce règne se termine en ce moment, et le Fils de Dieu, pour ceux qui savent ne peut plus revenir dans l'humanité actuelle, sous forme individuelle. C'est le règne du Saint-Esprit, essentiellement collectif, qui commence avec l'explication intégrale des livres saints de toutes les religions véritablement révélées, et ici l'œuvre magistrale de Saint-Yves d'Alveydre: l'Archéomètre, sera une des premières manifestations, suivie de beaucoup d'autres, de cette influence divine dans l'humanité.

Nous sommes donc guidés pas à pas dans notre évolution, et les guides qui nous sont envoyés par l'Invisible viennent de différents plans, en langage mystique « appartements », selon le genre de faculté qu'ils doivent évoluer.

Ce sont là des maîtres, mais il faut tout de suite donner à ce terme sa véritable et générale signification, car, à notre époque de médiocratie universelle, des termes aussi élevés que celui de « maître » sont attribués, par la courtoisie des arrivistes, à tout individu qui peut leur être de quelque utilité dans leur ascension aux joies et aux honneurs matériels.

Le Maître est un guide, et il peut se dévouer à l'évolution de trois genres de facultés humaines: il peut diriger l'évolution du courage, du travail manuel ou des forces physiques comme l'officier, le maître maçon ou le professeur de boxe ou de chausson. C'est bien un Maître, mais celui-là c'est le produit de la société et il s'agit sur la portion physique des facultés humaines.

Ce genre de maîtrise est couronné par un envoyé du plan invisible qui s'appelle: « le Conquérant » et qui fait évoluer l'humanité comme la fièvre fait évoluer les cellules humaines dans la bataille, la terreur, le sacrifice, et la tuerie dans tous les plans.

Le second genre de maîtrise vise l'évolution du mental humain. Il commence par le Maître d'école, auquel Grosjean veut toujours en remonter pour aboutir au professeur de Faculté, avec tous les intermédiaires possibles.

Tout cela constitue la bande des chers Maîtres, horde sacrée qui défend jalousement ses prérogatives et élève devant le profane la barrière des sciences techniques et des examens.

Ce genre de maîtrise est dominé par un envoyé du plan invisible, venant de l'appartement que les anciens nommaient hermès, trimégiste, et que nous appelons personnellement le Maître intellectuel, caractérisé par les lumières qu'il projette dans tous les plans d'instruction.

Enfin, au-dessus, nous trouvons celui qui, seul, a véritablement droit à ce titre de Maître. C'est l'envoyé réel, chargé d'évoluer les facultés spiri-

tuelles de l'humanité, et celui-là fait appel à des forces que bien peu comprennent et dont bien peu encore veulent suivre les incitations. Celui-là est celui que nous avons appelé un Maître spirituel, qui a été nommé par Marc Haven, dans sa merveilleuse étude sur Cagliostro, le Maître Inconnu, et par Sédir, dans ses commentaires sur l'Évangile, l'homme libre.

Quel que soit le nom qu'on lui donne, il arrive à certaine période se manifestant ouvertement, à d'autres périodes se cachant au milieu des humains et agissant inconnu pour le bien collectif et tous ceux qui peuvent entrer en relation avec lui en gardent un tel souvenir que leur cœur en est ému pour plusieurs incarnations.

C'est de lui que Sédir dit, dans une de ses conférences : « Mais, lorsque le Maître paraît, c'est comme un soleil qui se lève dans le cœur du disciple; tous les nuages s'évanouissent; toutes les gangues se désagrègent; une clarté nouvelle s'épand, semble-t-il, sur le monde; l'on oublie amertumes, désespoirs et anxiétés; le pauvre cœur si las s'élançait vers les radieux paysages entrevus, sur lesquels la paisible splendeur de l'Éternité déploie ses gloires; plus rien de terne n'assombrit la Nature; tout enfin s'accorde dans l'admiration, l'adoration et l'amour ». C'est celui qui provoque des disciples ardents ou des adversaires impitoyables et qui reçoit, comme Cagliostro, des lettres de ce genre : « Que je serais donc heureux, si je pouvais lui donner des preuves de cet attachement tendre et respectueux dont je suis pénétré, de cette affection de l'âme que je ne sais pas rendre et que je sens si vivement. Mon existence physique et morale lui appartient; qu'il en dispose comme de l'apanage le plus légitime... Ma femme, mes frères, mes parents, Me du Picquet et sa famille, qui lui ont aussi de grandes obligations veulent... Que M. le comte de Cagliostro soit persuadé que nous sommes affectés au delà de l'expression de tout ce que des événements imprévus lui font éprouver, et que notre ambition et notre gloire seraient satisfaites, si nous pouvions trouver des occasions de le servir utilement, c'est l'hommage simple et naïf de nos cœurs (*) ».

Ces classifications, comme toutes les classifications humaines, sont forcément un peu factices; en général, un Maître touche plus ou moins aux trois catégories dont nous avons parlé et comme tout, dans l'invisible est collectif, ces envoyés se rattachent non pas à des personnalités, mais à des « appartements »; ainsi, un envoyé de l'appartement du Christ est toujours lié à la loi *Crist' al solaire*, ce qui bouche la porte invisible à tous les impoteurs.

Il est dangereux de se laisser appeler « Maître », parce que, outre l'évocation des êtres d'orgueil qui veillent autour de nous, cela donne à celui qui accepte ce titre la responsabilité de toutes les fautes commises par ses soi-disants disciples.

Ainsi votre serviteur, qui n'est réellement qu'un pauvre soldat dans cette armée n'ayant même pas pu y obtenir les galons de caporal, est désagréablement impressionné chaque fois qu'on lui envoie par le nez le titre de « Maître ».

(*) Lettre du Chr de LANGLOIS, Capitaine de dragons au Régiment de Montmorency.

Je me console en me figurant que je fais un voyage en Italie. Dans ce charmant pays, on vous donne un titre nobiliaire selon la valeur du porboire que vous distribuez aux employés des trains; pour 50 centimes, vous êtes chevalier; pour 1 franc, vous êtes duc ou excellence; et pour 5 francs, vous êtes au moins prince. Le nombre de Maîtres qui sont maîtres, comme le voyageur en Italie est prince, est tellement grand sur terre, surtout dans les centres intellectuels, que le véritable Maître a raison de rester inconnu.

Ici permettez-moi de faire une parenthèse. C'est à propos d'une association mystérieuse d'hommes évolués connus sous le titre de « Rose-Croix ». Ce titre est un nom exotérique chargé de cacher le nom secret et véritable de la société en question. Or, une foule d'ambitieux qui ne savent rien de réel sur cette société se décoorent, à tort et à travers, de ce nom et disent, mystérieusement, à leurs amis et connaissances : « Admirez-moi, voyez mes belles plumes de paon; ne le dites à personne : Je suis « Rose-Croix ».

Nous ne parlons pas, bien entendu, du 18^e grade de l'écossisme. Or les véritables Rose-Croix (il y en a dix en tout) ne le disent pas ; je déclare tout de suite que je n'en suis pas, mais j'en connais. Ils s'amuse beaucoup de voir le nom profane de leur société mis à toutes les sauces, et c'est un peu comme un sociétaire de la Comédie-Française qui voit en province un figurant s'efforcer de jouer son rôle et de copier son nom. Il sourit, mais ne se fâche pas.

.....

D'où vient donc ce nom de « Maître » ? En France du latin *magister* qui, décomposé dans ses racines, nous donne :

MaG, fixation dans une matrice (intellectuelle ou spirituelle) du principe A par la science G).

IS, domination du serpent (S) par la science divine (I), caractéristique du nom « DISIS »;

TR, protection par le dévouement de toute expansion (R).

Si, laissant de côté les clés hébraïques et le tarot dont nous venons de nous servir nous nous adressons au sanscrit, nous obtenons deux mots :

MaGa, qui veut dire « bonheur et sacrifice ». avec son dérivé « Magoni », l'aurore, et :

Is Ta, qui veut dire « le corps du sacrifice ». l'offrande.

Le Maître, le Maga Ista, ou le Magisto, le Mage, est donc celui qui vient se sacrifier, qui donne son être en offrande pour le bonheur de ses disciples, et, maintenant, on comprendra le symbole maçonnique du Pélican, et la loi mystérieuse « l'Initié tuera l'Initiateur ».

Avant de quitter le sanscrit, disons que le mot « Guru » a donné naissance à notre mot français « Grave »; c'est l'instituteur, celui que nous avons appelé « le Maître intellectuel », le Grave professeur, et cela n'a rien à faire en général avec le plan des forces divines.

RÉFLEXIONS

SUR LA SALUTATION ANGÉLIQUE ⁽¹⁾

par **Robert DEPARIS**

Il est d'usage, dans certaines de nos assemblées martinistes, de réciter à l'issue de nos réunions l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique.

La première de ces prières nous est bien connue, nous savons son importance, qui découle de sa divine origine et de nombreux commentaires en ont été faits : pour ne citer que ceux-là, Papus et Sédir, ces deux Maîtres à penser... et à prier (auxquels je me référerai souvent dans le cours de cet exposé) ont écrit sur le Pater des pages magnifiques.

Sédir a parlé quelque peu de la Salutation Angélique, d'anciens auteurs religieux ont fait aussi des développements assez dithyrambiques, mais d'une façon générale cette prière, qui par son importance se place pourtant immédiatement après l'Oraison Dominicale, fait un peu figure de parente pauvre ; on ne lui fait pas le sort qu'elle mérite et, dois-je le dire, je ne suis même pas absolument certain qu'elle trouve pleinement sa justification dans l'esprit de tous nos Frères, ou tout au moins, dans celui de tous les nouveaux initiés.

Or, pour qu'une prière porte vraiment ses fruits, il ne suffit pas qu'elle soit prononcée par les lèvres : il faut aussi que l'esprit y participe, ce qui n'est possible que si la formule a été préalablement « pensée ».

C'est pourquoi j'ai considéré, en accord avec notre Frère Président, qu'il ne serait pas inutile que nous réfléchissions ensemble pendant quelques instants sur le contenu de l'Ave Maria.

Il ne s'agit en effet que de simples réflexions, car je n'ai pas la prétention d'épuiser un sujet à la vérité très vaste et encore moins celle de dogmatiser : que mes propos aient pour vous une valeur d'utile suggestion, qu'ils soient le point de départ d'un fraternel et fructueux échange de vues et mes ambitions les plus hautes, seront largement dépassées.

*
* *

Avant de vous parler de la Salutation Angélique, il me faut, en bonne logique, vous présenter Celle à qui s'adresse cette prière. Mais, comme l'a écrit Sédir, « c'est une tâche écrasante que de parler de la Vierge ».

(1) Exposé présenté au Groupe Martiniste Saint-Jean, Collège de Paris.

Ecrasante pour lui, cette tâche l'est bien plus encore pour moi, aussi me bornerai-je à rappeler le minimum de ce qu'il est nécessaire de connaître pour fixer le point de l'Invisible vers quoi se tend notre pensée quand nous disons l'Ave Maria.

Du point de vue historique, nous savons qu'au moment de l'Annonciation, Maris est une très jeune fille de moins de quinze ans.

A partir de la naissance de son Fils, on pourrait dire paradoxalement qu'elle ne se signale que par son effacement : elle n'apparaît en quelque sorte, qu'au second plan dans certains épisodes de l'Évangile, mais nous la retrouvons à la place d'honneur, Mère douloureuse, au pied de la Croix.

D'après la Tradition, c'est à soixante-trois ans, alors qu'elle vit dans la maison de Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, qu'elle est élevée vers le Ciel sans que son esprit ait été séparé de son corps.

Ainsi peut se résumer l'humble vie terrestre de cette créature que l'Église catholique honore pourtant d'un culte d'hyperdulie, c'est-à-dire supérieur à celui qu'elle voue à tous les autres saints.

Tout cela est vrai, certes, mais à moins que de s'en tenir au niveau du petit catéchisme, nous sentons bien qu'il y a « autre chose » et qu'en cette matière comme en beaucoup d'autres, le visible nous cache l'Invisible dont il est la manifestation.

Essayons donc de lever un coin du voile et, pour commencer, faisons appel à Papus.

Ce dernier nous dit, parlant du Christ, de la Vierge et des Apôtres : « Toutes les manifestations terrestres qui ont présidé à la naissance du christianisme sont des personnes du plan céleste ».

Puis, de façon plus explicite encore : « Ne pas voir l'existence, comme individualité *céleste* de la Vierge de Lumière, du Christ et des autres Principes, c'est s'arrêter en route ».

Ne nous arrêtons donc pas en route et cherchons, suivant nos modestes possibilités à nous représenter cette « individualité céleste » de la Vierge.

C'est Sédir, maintenant qui va nous y aider.

Il écrit en effet : « La vie de l'Absolu, les êtres qui le peuplent, les activités qu'il déploie, les phénomènes qui s'y déroulent, tout cela c'est le Verbe. La Vierge éternelle est... comme la substance même de ce royaume... (*Le Seigneur*) et *Elle préexiste à la Création...* Le Verbe donnant la Vie à la Sagesse et la Sagesse nourrissant le Verbe ».

Et, plus loin : « Avant que les mondes soient, avant que l'abîme se creuse et que le firmament s'élève, le Père se contemplait dans la Sagesse ».

Cette « Sagesse » dont le nom revient souvent sous la plume, Sédir l'identifie à la Vierge en nous disant qu'elle est la collaboratrice du Créateur et que, dans l'une de ses fonctions, elle est « la Nature Naturante ».

Or, il est dans le Livre de la Sagesse (Ancien Testament) deux textes, incorporés d'ailleurs par l'Eglise catholique, respectivement à la messe de l'Immaculée-Conception et au Commun de la Vierge-Marie, qu'il est intéressant pour notre recherche de rapprocher de la thèse de Sédir.

C'est en premier lieu, au chapitre VIII des Proverbes, le texte suivant :

« Le Seigneur m'a possédée au début de ses voies, avant de faire quoi que soit. J'ai été établie dès l'Eternité... avant que la Terre fut créée. Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue... Lorsqu'Il préparait les Cieux, j'étais là ; lorsqu'Il posait les fondements de la Terre, j'étais avec Lui... ».

Puis, en second lieu, au chapitre XXIV de l'Ecclésiastique : « Dès le commencement et avant tous les siècles, j'ai été créée et jusqu'à l'Eternité, je ne cesserai pas d'exister ».

Toujours à propos de la Sagesse, il est écrit dans le Zohar : « La Femme divine est la petite Hochmah (petite sagesse) par rapport à l'Autre (grande Sagesse, le Christ) ».

Et dans l'antienne « Ave Regina » la Vierge est saluée par ces mots « Salve Radix... » c'est-à-dire, littéralement, « salut, Racine ». Ce dernier mot en nous montrant la Vierge comme un point de départ, un commencement, une base nous ouvre une voie dans laquelle nous avancerons en nous appuyant sur Paracelse qui a dit : « ...lorsque le monde fut créé, l'Esprit de Dieu était porté sur les Eaux... l'Eau fut créée avant toute chose et c'est d'elle que furent produites toutes les créatures de l'Univers, animée et inanimées ».

Il s'agit ici de cet élément subtil, de cette « Eau qui ne mouille pas les mains » dont parle le Cosmopolite et dont parle aussi le Maître Philippe lorsqu'il dit : « Avant de créer la Matière, Dieu le Père créa d'abord une essence plus subtile, plus pure que ce que nous appelons matière ».

Ici il est intéressant de noter que le Chanoine Crampon, dans une annotation à sa traduction (très orthodoxe) de la Genèse, dit que le verbe « créer », réservé à Dieu, n'exclut pas l'idée d'une substance préexistante.

C'est donc à partir de cette essence subtile que va s'effectuer la Création. Ce processus cosmologique se retrouve d'ailleurs dans toutes les théogonies et Marquès-Rivière, dans son ouvrage sur « Le Yoga tantrique hindou » évoque Prakriti, principe plastique universel féminin, la Mère, l'Isis, la Vierge Eternelle, la substance primordiale, le support de toute manifestation ».

« L'individualité céleste de la Vierge » va maintenant se préciser si nous rapprochons de tout ce qui vient d'être cité, cette opinion du Maître Philippe, qui en est comme le résumé : « La Vierge est la Nature, ou mieux la Création entière, et la Sagesse est l'étincelle divine qui constitue l'Ame supérieure de cette Entité merveilleuse qu'est la *Vierge Universelle* ».

Par conséquent, cette essence subtile, cette Eau qui ne mouille pas les mains, ce principe plastique universel féminin, c'est la prima materia

des Alchimistes (le radical de materia est « mater », mère) c'est la Nature Naturante des Kabbalistes, c'est celle dont il est dit dans le Zohar : « Avec cette femme sont réunies toutes choses qui sont au-dessous ; elles reçoivent d'Elle leur nourriture et d'Elle elles reçoivent la bénédiction et Elle est appelée *La Mère de toutes* ». C'est en un mot la Vierge céleste, la Vierge de Lumière, la Vierge Universelle de Sédir de Papus et du Maître Philippe.

Maintenant que nous connaissons la Vierge céleste, nous possédons la clé qui va nous permettre d'identifier définitivement et de mieux comprendre ce qu'est la personnalité de Marie, Mère de Jésus, la Vierge terrestre... Et je n'hésite pas à solliciter une fois encore le Maître Lyonnais qui va nous éclairer en une seule phrase d'une merveilleuse simplicité : « Cette Vierge Universelle, sur l'ordre de son Créateur prit un corps de femme, car seule la Vierge Universelle, Reine de toutes les créatures, Pure dans son Essence, pouvait donner un corps et servir de Mère au Verbe s'incarnant pour se révéler aux hommes ».

J'en ai maintenant terminé avec cet exposé liminaire, un peu long, j'en conviens, mais indispensable, et j'en arrive à ce qui est vraiment mon sujet de ce soir : la Salutation Angélique.

On peut traiter ce sujet en se plaçant à des points de vue très différents. Mais la prière étant essentiellement un acte d'Amour, un élan du cœur, je le traiterai, pour ma part en me plaçant dans la perspective de la voie cardiaque, mystique, en m'efforçant toutefois de dépouiller les considérations qui vont suivre du sucre et de la guimauve qui sont l'accommodement trop habituel d'une certaine littérature mariale.

La Salutation Angélique nous vient d'Orient où elle était en honneur, au moins pour sa première partie, dès les temps apostoliques. Elle a vraisemblablement été introduite en France vers le XI^e siècle, sous le règne de Louis-le-Gros.

On peut distinguer dans cette prière, deux parties :

— La première, qui contient d'une part le salut de l'archange Gabriel, envoyé par Dieu pour annoncer à Marie qu'il l'avait choisie pour être la Mère du Sauveur, et d'autre part les paroles d'accueil d'Elisabeth, mère de Jean le Précurseur.

Cette première partie nous est transmise directement par l'Evangile.

— La seconde partie est l'expression de la piété des hommes envers Marie. Elle date, croit-on, du Concile d'Ephèse (431) mais ce seraient les Tertiaires Franciscains qui auraient ajouté les mots « maintenant et à l'heure de notre mort ! »

On peut interpréter les premiers mots prononcés par l'Ange comme une véritable et solennelle affirmation de l'Immaculée-Conception de la Vierge.

En effet, lorsque Gabriel dit : « Je vous salue, Marie... » il ne peut s'agir, venant d'un ange, d'une vague formule de politesse, d'un simple « bonjour », plus ou moins distrait.

C'est une marque insigne de déférence, le salut de la pureté à une pureté plus grande encore, la reconnaissance d'une supériorité fondamentale. C'est pourquoi Marie est dite « Reine des Anges » et « Reine du Ciel ».

Et comme pour confirmer cette affirmation de la pureté infinie de Marie, l'Ange ajoute : « Pleine de grâce... » Il ne s'agit évidemment pas d'un hommage à la beauté physique, mais à « l'état » spirituel de la Vierge : Elle jouit de la plénitude de la Grâce, de ce que les théologiens appelleraient « grâce habituelle », donc « grâce par excellence, permanente et principe radical des vertus infuses ».

Certes ce privilège de l'Immaculée-Conception est des plus controversés. L'Eglise catholique elle-même a été longtemps plus ou moins divisée au cours des siècles à ce sujet, admettant le privilège *de facto*, hésitant à le reconnaître *de jure*, ne le proclamant officiellement que le 8 décembre 1854.

Thomas d'Aquin, pourtant le « docteur commun » de la théologie catholique avait eu lui-même quelque hésitation et l'on relève dans sa « Somme » de curieuses contradictions sur ce problème. C'est qu'en réalité une clé était perdue, la clé de la Vie céleste de la Vierge, et c'est purement par intuition ou par déduction que l'Immaculée-Conception s'est finalement imposée comme article de foi.

Mais toute position dogmatique mise à part, la Conception Immaculée de Marie est une évidence à partir du moment où la Vierge terrestre se présente à nos yeux comme le reflet de la Vierge Céleste.

On peut d'ailleurs se contenter de cette considération de Sédir, qui en vaut largement une autre « ...Si une femme malade a un enfant, sera-t-il sain ? Si le caractère, le tempérament, la mentalité, la nature humaine, en un mot, du Christ, étaient parfaits, Celle qui a été le laboratoire de ce diamant pouvait-elle être pervertie au moindre degré ? »

Après avoir salué Marie, l'Ange lui dit : « Le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

A ce moment, Marie n'a pas encore conçu ; elle ignore encore ce que le Créateur attend d'elle. Gabriel ne lui a pas encore dit et elle n'a par conséquent pas encore donné son acceptation « qu'il me soit fait selon votre parole ! »

Ce n'est donc pas parce que Jésus est déjà dans son sein que « le Seigneur est avec elle », mais c'est précisément parce qu'elle émane du Plan céleste, parce qu'elle était déjà coexistante au Seigneur dans l'Eternité.

D'un autre point de vue, le Seigneur est avec elle aussi parce qu'elle est simple, humble, douce, toute semblable à « ces petits » que Jésus aimera tant, parce qu'elle est soumise à la volonté divine et qu'elle possède intrinsèquement ces vertus qui sont comme la clé du Royaume des Cieux.

A cause de tout cela elle est « bénie entre toutes les femmes », distinguée parmi toutes les autres par son Créateur et comblée des bénédictions divines en tant que Créature de prédilection.

Après avoir été saluée par l'Ange, après avoir *accepté* les desseins que Dieu avait sur elle, Marie se rend chez Elisabeth, sa cousine, qui porte en son sein, depuis six mois, l'enfant qui sera Jean le Précurseur.

Et voici, d'après Saint-Luc, qu'Elisabeth en voyant Marie, dit à son tour : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

Mais ces paroles n'ont plus le même sens qu'au moment où l'Ange les prononça. Au contraire de Gabriel, Elisabeth n'est pas le porte-parole de la Divinité. La bénédiction qu'elle exprime est une bénédiction purement humaine, c'est déjà celle dont l'humanité ne cessera, à travers les siècles, de couvrir le nom de Marie. D'autre part Elisabeth, par ces mots distingue Marie entre toutes les femmes. Créature privilégiée pourtant, elle aussi, puisqu'elle va devenir la Mère de celui qui « marchera devant Dieu » elle reconnaît la primauté de Marie et la situe en quelque sorte « hiérarchiquement » par rapport aux autres femmes, y compris elle-même.

Et lorsqu'Elisabeth ajoute : « Jésus le fruit de votre sein est béni » c'est l'expression préfigurée de la reconnaissance des hommes envers le Réparateur.

— Nous voici maintenant à la seconde partie de la Salutation Angélique : c'est la prière de l'homme pécheur qui fait suite à l'hommage des créatures privilégiées.

— Sainte Marie, Mère de Dieu...

Il faut s'arrêter sur ces trois derniers mots, car ils sont d'une extrême importance et donnent lieu à bien des controverses.

Marie est-elle bien *Mère de Dieu* ?

— Oui, répondra celui qui possède la foi du charbonnier, puisque Marie a donné le jour à Jésus qui était Dieu.

— Oui, répond également l'Eglise catholique, puisque les deuxième et troisième Conciles de Constantinople ont décrété que « Marie doit être dite vraiment et proprement *Mère de Dieu* ».

— Maître Eckart, ce dominicain fameux du XIV^e siècle, répond lui aussi par l'affirmative en motivant curieusement son opinion. D'après lui non seulement Marie est Mère de Dieu, mais nous pouvons tous le devenir, car Dieu s'engendre « vraiment et proprement » dans l'âme qui le désire, comme il s'est engendré dans le sein de la Vierge.

« Mais, dit-il, l'âme qui veut être et doit devenir « Mère de Dieu », doit avoir oublié toutes choses et soi-même », c'est-à-dire atteindre pratiquement la perfection... J'ajoute que la doctrine d'Eckart a été condamnée par l'Eglise pour panthéisme... quelque temps après sa mort.

On peut semble-t-il raisonner sur ce problème de la façon suivante : il y a en le Christ deux natures, l'une divine, l'autre humaine, mais ces deux natures, bien que distinctes, sont réunies en une seule et même *personne*.

Or, l'aboutissement de la génération n'est pas la naissance d'une « *nature* » mais bien celle d'une « *personne* ». Par conséquent, la Vierge ayant mis au monde une « *personne* », Jésus, en qui coexistent la nature divine et la nature humaine, est *strico sensu* la Mère de Dieu, ou pour être plus précis de l'Homme Dieu.

— Priez pour nous, pauvres pécheurs...

Ces mots ne concernent pas nos intérêts matériels. Nous prions la Vierge *précisément* et *uniquement* parce que nous sommes pécheurs. Nous nous adressons à elle pour qu'elle nous aide à réintégrer les Voies du Réparateur dont nous nous sommes écartés. C'est vraiment la prière de « l'homme de désir » de Louis-Claude de Saint-Martin.

Nous pouvons également prier la Vierge par charité pour le prochain et il nous est permis dans ce cas de penser à la santé et même aux intérêts matériels de ceux qui souffrent, sans préjudice de leurs intérêts spirituels.

Mais pour nous-mêmes, « pauvres pécheurs » demandons à la Vierge de nous aider à l'être moins... « et tout le reste nous sera donné par surcroît ».

— Mais quelle que soit notre bonne volonté, la Chair est faible et nous risquons à tout instant de tomber sous les coups incessants de l'Adversaire (ne serait-ce qu'en disant du mal de notre prochain!).

C'est pourquoi après « priez pour nous », nous ajoutons « *maintenant* ». Cet adverbe a ici une valeur de permanence : chaque instant de notre existence, chaque fraction de seconde que nous vivons, le moment où nous péchons, celui où nous prions, c'est toujours « *maintenant* » et c'est d'une façon permanente que nous avons besoin d'être assistés, préservés, défendus contre le principe des Ténèbres.

— Enfin nous ajoutons « et à l'heure de notre mort ».

Sédir interprète de la façon suivante ce passage de la Salutation Angélique : « Après la mort, il y a un jugement individuel. A ce tribunal la justice sera représentée par les génies qui avaient mission de nous surveiller de nous aider et de nous guider. Si nous n'avons pas utilisé leurs offices, ils le disent. Mais le Ciel intervient toujours pour pallier nos fautes et excuser nos négligences. Or la forme du Ciel la plus proche de la terre, c'est la Vierge. Voilà pourquoi on nous la présente comme secourable aux agonisants ».

Il est certain que de tous temps l'homme a toujours senti le besoin d'être assisté au moment de la mort par une force supérieure et les derniers mots de l'Ave Maria font revivre dans notre mémoire les guides conducteurs des morts des traditions anciennes : Hermès psychopompe, Anubis, etc.

C'est que, mises à part quelques créatures privilégiées, la Mort reste toujours le grand mystère : nous l'avons bien vu lorsqu'ici même nous

avons débattu de la réincarnation. Nombreux sont ceux-là mêmes qui, s'étant toujours proclamés athées, lèvent avec angoisse les yeux vers le Ciel pour y chercher secours aux approches de l'Inconnu.

Quelles que soient nos conceptions sur nos fins dernières, il est pour tous une certitude : celle des « dettes » que nous emporterons dans l'Au-Delà et qu'il nous faudra régler sous une forme ou sous une autre.

On m'objectera qu'il est bien tard d'invoquer la Vierge *in articulo mortis*. Je ne le pense pas, car elle peut toujours inspirer à ceux dont nous sommes les débiteurs, la pensée charitable qui nous libérera de notre dette envers eux.

Bien qu'elle soit spécialement en honneur dans la religion catholique, où elle constitue la base même de la dévotion mariale, la Salutation Angélique n'a pourtant rien de dogmatique.

Cette prière convient en effet à tout chrétien, de baptême ou d'esprit, dès lors qu'il a entrevu la véritable personnalité de la Vierge : c'est dans cet esprit que nous la récitons.

« Puisque la Vierge, en effet, est un principe vital et régénérateur, quoi de plus logique et de plus consolant que de s'adresser à elle pour obtenir la régénération et la Vie ? Quoi de plus normal que d'invoquer sous le nom mystique de Marie, la Grande Force Universelle ? »

Toutes les créatures qui ont habité la terre y laissent une trace et celle qu'a laissée la Vierge est un véritable rayon de l'Absolu : par conséquent, en l'invocant nous mettons en œuvre des forces bénéfiques considérables. C'est pourquoi un auteur occultiste dont le nom m'échappe, qualifie la Vierge de : « Reine des Forces fluidiques » (ceci explique bien des miracles!).

Cette qualification se trouve concrétisée dans certaines représentations picturales qui nous montrent des rayons s'échappant des mains de la Vierge et se dirigeant vers la Terre : en dépit de leur naïveté, ces représentations ont un sens symbolique et ont probablement été imaginées, à l'origine, par des initiés.

Certes nous pouvons nous adresser directement à la Divinité. Mais, a dit je crois en substance Sédir, nos prières n'atteignent pas tout de suite le Ciel. « Elles montent de degré en degré vers des royaumes de plus en plus intérieurs ». En outre, tant de conditions sont nécessaires pour que le Ciel soit atteint ! La prière doit être pure dans ses intentions profondes et c'est là une condition bien difficile à réaliser, par exemple quand nous demandons la force de lutter contre une tentation à laquelle il nous serait, au fond, si agréable de succomber... ou quand nous nous efforçons de prier pour quelqu'un qui nous veut du mal ! En un mot il est bien difficile de parler le langage du Ciel et Marie, elle, le connaît si bien !

Lorsqu'après avoir récité le Pater nous disons l'Ave Maria, nous purifions, nous dynamisons notre prière en la faisant, en quelque sorte, « apostiller » par Marie.

Et puis, Marie nous aime infiniment parce que Dieu, qui « est Amour » dit Saint-Jean, l'a associée à l'œuvre Rédemptrice du Verbe. Elle a souffert par son Fils parce qu'il souffrait pour nous ; voyez ces statues où les vieux imagiers ont représenté la Vierge portant son Enfant : son fardeau semble si lourd que le bras porteur s'appuie sur la hanche relevée. Ce n'est pas seulement le poids du Bébé qui l'accable ainsi, c'est qu'elle porte avec lui le poids du péché des hommes dont Il est chargé.

Enfin, en Marie nous invoquons notre Mère : Elle l'est en tant que Vierge Céleste et cosmique, « parce qu'ayant coopéré à la formation de l'Univers et donné la vitalité aux êtres, elle doit nécessairement la développer en eux, et son rôle s'étend depuis les rouages immenses du Cosmos majeur jusqu'aux plus petites parcelles animées d'un souffle de vie ».

Elle est aussi notre Mère en tant que Vierge terrestre, et Jésus nous l'a signifié Lui-même au Golgotha lorsque « voyant sa Mère et près d'elle le disciple qu'Il aimait, il dit à sa Mère : « Femme, voici ton Fils » et au disciple « Voici ta Mère » (Jean XIX-26, 27). Au-delà du disciple, dans la pensée de Jésus « dont le regard parcourait les siècles », chacun de nous était présent et c'est en pensant à chacun de nous qu'Il prononçait ces paroles.

Alors?... Je vous fais grâce de tous les lieux communs de la sensiblerie et de la piété inférieure sur les trésors d'Amour, d'indulgence, de patience, de dévouement que peut recéler le cœur maternel de la Vierge, ce cœur qui physiquement et réellement fut la Source même du sang versé sur le Calvaire par le Rédempteur. Je vous dis simplement ceci : quand vous récitez l'Ave Maria, surtout dans les moments difficiles de votre existence, pensez à ce qu'est réellement Marie, par-delà les mots que vous prononcez, invoquez dans un total abandon de vous-mêmes cette Entité resplendissante, et vous vous sentirez réconfortés comme vous l'étiez, dans vos chagrins d'enfants, par le sourire de votre maman.

Je voudrais, avant de terminer, aller au devant d'une possible équivoque :

Pour montrer toute l'importance d'une prière qui nous est familière et qui, disait le Maître Philippe, « suffit avec le Pater » j'ai longuement parlé de la Vierge et de ce que nous pouvions attendre d'elle.

Je ne voudrais pourtant pas encourir ce reproche de « mariolâtrie » que les protestants font aux catholiques.

Ce reproche trouve, il faut le dire, son fondement dans certaines manifestations du Culte de la Vierge et qui risquent, en raison de leur caractère excessif, de faire oublier aux fidèles trop zélés, qu'avant la Vierge, il y a : *DIEU*.

Notre Maître Louis-Claude de Saint-Martin dénonce lui-même dans les termes suivants, les dangers d'une telle confusion :

« ...Combien de personnes, en priant (ces) êtres secourables, se surprennent-elles à croire prier la Divinité même et finissent par ne plus

savoir comment en faire la différence? Combien se sont surprises à les adorer en ne croyant faire autre chose que les prier : espèce d'idolâtrie qui est d'autant plus dangereuse qu'elle prend son origine dans notre sensibilité et même dans nos vertus. (...) C'est alors que le principe des Ténèbres (...) sous des noms vénérables devenus sacrés pour nous (...) peut préparer, annoncer et opérer des événements et des merveilles tellement combinées (...) (qu') elles pourraient tromper les élus mêmes. (...) Nous sommes appelés à être le signe et le témoin de la divinité et non point à être le signe et le témoin d'aucun autre être ».

N'oublions pas, en effet, que si la Vierge peut beaucoup pour nous, si son aide est puissante, nos destinées ne dépendent pourtant pas d'Elle et que le Chef des Apôtres a dit, parlant du Christ, devant le Sanhédrin :

« Il n'y a point de salut par *aucun autre*, car il n'y a pas d'autre nom donné aux hommes sous le Ciel qui doive nous sauver » (Actes IV, 12).

J'en ai maintenant terminé. Comme je vous en avais averti, et vous avez pu le constater, je me suis placé pour traiter mon sujet bien plus sur le plan du sentiment que sur celui de la science. Ne possédant pas cette dernière, j'ai laissé parler ma Foi... Eussé-je d'ailleurs, pour reprendre le mot de Saint-Paul « possédé toute la science des hommes », que cela ne m'eût pas mené bien loin, car la Vierge est un immense mystère en présence duquel la raison est rapidement dépassée.

PROMENADE D'UN ESOTÉRISTE A NOTRE-DAME DE PARIS

par Serge HUTIN

Docteur ès Lettres

PRÉLIMINAIRES

La cathédrale Notre-Dame de Paris est l'un des hauts-lieux de la Chrétienté médiévale. Son histoire est rappelée dans tous les guides et ouvrages spécialisés. Contentons-nous donc de rappeler qu'à l'emplacement de la magnifique cathédrale qui offre à nos yeux s'élevèrent, un temple gallo-romain (n'oublions jamais cette continuité entre les traditions antiques et le christianisme), puis une basilique chrétienne et une église romane. L'édifice actuel, de style gothique, fut construit sous l'impulsion de l'évêque Maurice de Sully. Commencée en 1163, durant le règne de Louis VII le jeune, la cathédrale fut achevée « du moins par le gros œuvre » sous Saint-Louis, mais on y travaillera jusqu'en 1345, sans parler des importantes restaurations modernes dirigées par Viollet-le-Duc (la flèche, par exemple, est de 1858). La façade fut construite dans la période 1190-1250, le portail Saint-Étienne (celui qui se trouve sur le côté sud de l'édifice) en 1258-1270.

On remarquera les proportions immenses du Parvis : elles sont le résultat des vastes opérations d'urbanisme du baron Haussmann qui, sous le second Empire, voulut à tout prix dégager toute la perspective devant la façade de la cathédrale. Le Parvis originel était de dimensions bien moins grandes, ce qui permettait de donner le choc visuel suivant : le visiteur, au sortir d'un pittoresque dédale de ruelles aux maisons à encorbellement, se trouvait brusquement écrasé par la vision soudaine — contraste imposé — de l'imposant édifice. D'autre part, le Parvis originel se trouvait notablement plus élevé que le nouveau : la cathédrale se trouvait surélevée par rapport à lui ; on y accédait par des degrés.

Notre-Dame de Paris est, comme toutes les églises de ce nom, dédiée à la Vierge Marie : Rappelons que, pour l'ésotériote, il n'y a pas du tout opposition entre la dévotion mariale telle qu'elle existe dans la Chrétienté et les formes antiques du culte de la Féminité divine : Marie, comme Isis, c'est la Mère de la Terre et du Ciel, associée traditionnellement (avec toutes les images symboliques ancestrales qui s'y sont rattachées) à la Mer (Marie est *Stella Maries*, l'Etoile de la Mer) et aussi à la Lune. Les

alchimistes médiévaux avaient, nous le verrons, une vénération particulière pour la Mère divine.

Mais un problème se pose tout naturellement à nous : par quels hommes Notre-Dame de Paris fut-elle édifiée ?

LES MAITRES D'OEUVRE ET LES TAILLEURS DE PIERRES

A propos des édifices gothiques, se pose le problème de la *maçonnerie opérative*, c'est-à-dire des corporations de bâtisseurs (les tailleurs de pierre et, à leur tête, le maître d'œuvre).

De même que pour les édifices sacrés des traditions bien plus anciennes (pyramides et temples de l'Égypte ; temples orientaux, grecs et romains), nous sommes conduits à cette conséquence qu'il serait impossible de nier : si les tâches accessoires, machinales (coltiner des matériaux, pousser des brouettes, etc.) étaient faites par des tâcherons, le travail noble ne se trouvait accompli, lui, que par des ouvriers hautement qualifiés, l'architecte (*maître d'œuvre*) dressant les plans et veillant à leur exécution.

On n'accomplit du bon et beau travail que si celui-ci se trouve réalisé avec conscience, avec persévérance, avec amour. L'idée même que, les bâtisseurs des cathédrales gothiques aient pu être obligés d'édifier les églises se révèle donc absurde au simple spectacle des splendeurs réalisées par eux, et dont (malgré les effets du temps, et hélas, les vandalismes successifs) les résultats se trouvent devant nous.

Il serait absurde, aussi, de considérer les *maçons opératifs* du Moyen-Age comme des sortes de précurseurs de la libre-pensée contemporaine : à leur époque, il y avait encore liaison étroite entre les traditions religieuses (forme extérieure de l'ésotérisme les prenant comme Moyen d'expression) et l'expression artistique de celles-ci. En étudiant les cathédrales il est possible d'obtenir la transcription, l'expression, la symbolisation totales du message spirituel de la Chrétienté médiévale.

Pour nous limiter aux sculptures des cathédrales, il est indéniable que leur but — outre le sens ésotérique de certaines d'entre elles — était de donner une expression plastique aux vérités religieuses traditionnelles.

Sur les bâtisseurs de cathédrales, nombre d'excellents ouvrages ont été publiés. Nous nous contenterons de citer, parmi ceux-ci, les études de Paul NAUDON (*Les origines religieuses et corporatives de la Franc-Maçonnerie*, Dervy éditeur) et de Jean GIMPEL (*Les bâtisseurs de cathédrales*, aux Editions du Seuil, dans la collection illustrée « Le Temps qui court »). Signalons aussi l'important ouvrage de Louis CHARPENTIER : *Les mystères de la cathédrales de Chartres* (chez Robert Laffont, 1966). Bien que spécialement consacré à une autre cathédrale : Chartres, il procède à l'étude approfondie des problèmes traditionnels qui se retrouvent dans tous les hauts-lieux de l'architecture gothique.

Un petit fait donnera une idée concrète de l'intense dévotion catholique dans l'Europe médiévale, et en toutes les classes de la société : il y avait alors, en France comme en Allemagne, en Angleterre, etc., une église pour 200 habitants !

Pour les *maçons opératifs* comme pour les pèlerins, pas de frontières

ni de passeports : la cathédrale de Prague sera édifiée par un maître d'œuvre français.

En ce qui concerne les sculptures de nos cathédrales, une remarque s'impose : pour nous, il s'agit de chefs d'œuvre artistiques; mais, à l'époque où elles furent réalisées, il s'agissait de travaux s'intégrant d'une manière fervente, mais anonyme, dans l'ensemble à réaliser. Jean GIMPEL (*op. cit.*, p. 93) remarque : *La vérité est que, pour la grande majorité des hommes du Moyen Age, il y a, entre ŒUVRE et CHEF- D'ŒUVRE, une différence de degré, MAIS PAR UNE DIFFÉRENCE DE NATURE. L'idée qu'il y a un hiatus infranchissable entre l'ouvrier et l'artiste (au sens moderne) n'apparaît pratiquement qu'avec la Renaissance et est exprimée par des intellectuels qui jugent, classent, hiérarchisent du dehors un type d'activité manuelle qui leur est très étranger.* Ce n'est qu'à partir du XIV^e siècle que les sculpteurs commencent à signer leurs œuvres, et que certains manifestent leur indépendance individuelle vis-à-vis de la tradition.

Par contraste avec l'anonymat des tailleurs de pierre, l'architecte (*maître d'œuvre*) concevant et dirigeant le travail n'hésitait pas à révéler son identité aux hommes de l'avenir. C'est ainsi que dans le soubassement du transept sud de Notre-Dame de Paris, nous pouvons lire l'inscription suivante, gravée sur huit mètres de long : *Maître Jean de Chelles a commencé ce travail le 2 des ides du mois de février 1258.*

Quels étaient les secrets des *maçons opératifs* du Moyen Age ? Des secrets de métier, tout d'abord. Et pas seulement la série des recettes, des procédés indispensables à l'édification d'un vaste édifice religieux, mais une connaissance approfondie de la « géométrie » sacrée elle-même. M. C. GHKA (dans son important ouvrage en deux tomes sur *Le Nombre d'Or*, Gallimard éditeur) et d'autres spécialistes en ont traité avec une qualification que nous sommes bien loin d'avoir. Contentons-nous de faire observer ceci : pas plus que les pyramides d'Égypte ou le Panthéon, la cathédrale Notre-Dame de Paris n'a pu être, ne pouvait pas être construite au hasard, des caprices personnels de l'architecte. Ses proportions mêmes ne sont nullement fortuites. On s'en aperçoit aisément ne serait-ce, par exemple, qu'en regardant la façade : non seulement l'harmonie des diverses composantes est immédiate, mais on remarquera que la Rose occupe le centre même du carré que formerait la façade si nulle solution de continuité n'existait au sommet entre les deux tours, nord et sud.

Mais y avait-il d'autres secrets chez les bâtisseurs de cathédrales : d'ordre rituel ceux-là ? Il serait artificiel de le nier.

La *maçonnerie* des tailleurs de pierre et maîtres d'œuvre, qu'était-ce donc, sinon une forme de compagnonnage ? Il ne s'agissait pas seulement de grouper des travailleurs spécialisés, mais de transmettre une initiation corporative, dont les rites mettaient un œuvre son symbolisme spécial — celui fondé sur *l'art de bâtir*. Construire, édifier, n'était-ce pas le travail noble entre tous ? Poser la première pierre des fondations d'une cathédrale gothique, puis voir celle-ci se dresser peu à peu vers le ciel : splendide réalisation, tout entière fondée — d'un bout à l'autre du travail — sur la « géométrie » sacrée; voir *dégrossir la pierre brute...* On comprend qu'un tel symbolisme traditionnel puisse être transposé sur le plan humain, d'où passage tout naturel de la *maçonnerie* opérative des constructeurs

médiévaux à la *franc-maçonnerie spéculative*, qui en a hérité le symbolisme et les rites spéciaux fondés sur la taille des pierres et l'architecture.

NOTRE-DAME DE PARIS ET L'ALCHIMIE

Mais les bâtisseurs de Notre-Dame de Paris n'auraient-ils pas eu des contacts avec les alchimistes médiévaux ? Cela semble indéniable, en raison de l'abondance des figures sculptées dont le symbolisme religieux recouvre (sans d'ailleurs l'annuler) un sens ésotérique dont seule l'alchimie traditionnelle nous donnerait la clef. L'ouvrage fondamental pour son étude étant celui de l'adepte contemporain FULCANELLI : *Le mystère des cathédrales* (dont-il existe deux rééditions : Omnium littéraire, 1957; Jean-Jacques Plauvert, 1964). On le complètera utilement, sur certains points, par le beau livre de Robert AMBELAIN : *Dans l'ombre des cathédrales* (Paris, Niclus, 1939), malheureusement épuisé.

Pour comprendre les secrets de l'alchimie traditionnelle, il convient d'en bien connaître la véritable nature. Ce qui est essentiel c'est le parallélisme strict établi entre les opérations du *laboratoire* (réalisées à l'aide de la cornue ou du creuset) et les exercices spirituels — jalonnant eux aussi les étapes qui mènent à la pierre philosophale et à l'« élixir de longue vie » — accomplis en l'*oratoire* privé de l'« artiste ». Le travail alchimique est une ascèse destinée à mener l'opérateur vers l'*illumination* spirituelle libératrice; ascèse d'un genre spécial, car elle suppose — parallèlement aux phénomènes intérieurs auxquels ils servent de supports symboliques mais concrets — le travail du laboratoire. D'où le caractère initiatique de l'alchimie : la réalisation spirituelle visée par les « fils d'Hermès » repose, elle aussi, sur la mise en action concrète (véritables *rites*) de symboles particuliers.

Signalons que, loin de disparaître avec l'avènement de la chimie moderne (dont on la considère toujours volontiers, bien à tort d'ordinaire, comme la préhistoire fantastique) l'alchimie traditionnelle s'est perpétuée jusqu'à nos jours. On connaît tout spécialement — car ses deux grands ouvrages ne sont pas prêts de cesser leur fascination sur le grand public cultivé — le cas de FULCANELLI, nom hermétique d'un adepte qui — conformément à l'usage suivi chez les grands alchimistes, abandonne lors du succès final tous ses liens profanes, y compris son nom de l'état civil. On pourrait commenter longuement ce fait, bien révélateur à lui seul d'une volonté de *détachement* qui pourrait, en un sens, se composer aux deux derniers états traditionnels de l'existence d'un initié hindou. Citons à cet égard, la première préface d'Eugène CANSELIET au *Mystère des Cathédrales*. Celui-ci écrit : « FULCANELLI pouvait-il, arrivé au faite de la connaissance, refuser d'obéir aux ordres du Destin ? — Nul n'est prophète en son pays — Ce vieil cidage donne, peut-être, la raison occulte du bouleversement que provoque, dans la vie solitaire et studieuse du philosophe (1) l'étincelle de la Révélation. Sous l'effet de cette flamme divine le vieil homme est tout entier consumé. Nom, famille, patrie, toutes les illusions, toutes les erreurs, toutes les vanités tombent en poussière. Et de ces cendres, comme le phénix des poètes, une

(1) Le *philosophe*, c'est l'alchimiste.

personnalité nouvelle renaît (...) Mon Maître le suivait. Il disparut quand sonna l'heure fatidique, lorsque le signe fut accompli; qui donc oserait se soustraire à la LOI ? — Moi-même, malgré le déchément d'une séparation douloureuse, mais inévitable, s'il m'arrivait aujourd'hui l'heureux évènement qui contraignit l'adepte à fuir les hommages du monde, je n'agirais pas autrement.

Pendant longtemps encore après le Moyen Age, la cathédrale Notre-Dame de Paris demeura — de même que Saint-Jacques-la-Boucherie (dont il ne reste que le clocher, la célèbre Tour Saint-Jacques) — un lieu de rendez-vous favori pour tous les hommes cultivant l'alchimie, ou tout au moins s'y intéressant. Au XVII^e siècle, parurent deux livres spécialement consacrés aux sculptures alchimiques de l'édifice :

DE LABORDE, *Explications de l'Enigme trouvée à un pilier de l'Eglise Notre-Dame de Paris* (1636).

Esprit GOBINEAU de MONTLUISANT, *Explication très curieuse des Enigmes et Figures hiéroglyphiques, physiques, qui sont au grand portail de l'Eglise Cathédrale et Métropolitaine de Notre-Dame de Paris* (1640).

Au siècle dernier, Victor HUGO put encore connaître des hermétistes parisiens qui avaient hérité de vieilles traditions orales. Sans jamais « œuvrer » lui-même, il se trouva fort sensible à l'aurole fantastique entraînant le vieil « art sacré ». Au livre VII du roman *Notre-Dame de Paris*, vous voyons les inquiétantes recherches auxquelles se livre le diacre Claude FROLLO, qui s'est aménagé un laboratoire dans une cellule de la tour septentrionale. Certes, Victor HUGO succombe à l'imagerie populaire, faisant de l'alchimie quelque chose de ténébreux : *C'est horrible et c'est beau, s'écrie-t-il* (1). Pourtant, il ne semble pas avoir manqué de connaissances valables sur l'ésotérisme alchimique. Par exemple, quand il fait dire à son héros : *Le feu est l'âme du grand tout. Ses atomes élémentaires s'épanchent et ruissent incessamment sur le monde par courants infinis. Aux points où ces courants s'entre-coupent dans le ciel, ils produisent la lumière; à leurs points d'intersection, dans la terre, ils produisent l'or. — La lumière, l'or, même chose. Du feu à l'état concret. — La différence du visible au palpable, du fluide au solide pour la même substance, de la vapeur d'eau à la glace, rien de plus. Ce ne sont point là des rêves, — c'est la loi générale de la nature. — Mais comment faire pour soutirer dans la science le secret de cette loi générale ? quoi ! Cette lumière qui inonde ma main, c'est de l'or, ces mêmes atomes dilatés selon une certaine loi, il ne s'agit que de les condenser selon une certaine autre loi !* (2). Ou encore : *Magistri affirme qu'il y a certains noms de femme d'un charme si doux et si mystérieux qu'il suffit de les prononcer pendant l'opération... — Le nom d'une femme doit être agréable doux, imaginaire; finir par des voyelles longues et ressembler à des mots de bénédiction.*

Il s'agit ici de l'un des plus grands secrets de l'alchimie opérative : la connaissance des formules vocales qui, quand elles sont correctement modulées (et cela, seul un maître peut l'enseigner — oralement — à son disciple), permettent d'entraîner des effets vibratoires bien déterminés.

(1) Livre VII, chapitre IV.

(2) *Ibid.*

LES PORTAILS

Le Portail situé à gauche de la façade est celui de la *Vierge*. On remarquera la dévotion toute spéciale accordée à la Vierge par les alchimistes, qui y retrouvaient non seulement tout l'ésotérisme de la *Mère divine*, de la Reine de la Terre et du Ciel (symbolisée par la *Rose*), mais aussi leur philosophie secrète : *Car, remarque FULCANELLI (dans Le Mystère des Cathédrales) la Vierge-Mère, dépouillée de son voile symbolique, n'est autre chose que la personnification de la substance primitive dont se servit, pour réaliser ses desseins, le Principe créateur de tout ce qui est.* Songer aussi à ceci : la *Lune* (traditionnellement associée à Marie) reçoit les rayons du Soleil, qu'elle conserve secrètement dans son sein.

Parmi les fantastiques gargouilles qui se trouvent réparties le long de la seconde galerie de la tour du nord on remarque près de l'axe médian, à l'angle rentrant, un personnage coiffé du bonnet phrygien. Il est une figure de l'alchimiste ayant réussi le Grand Œuvre : le bonnet phrygien, qui était l'attribut des initiés d'Elensis parvenus au degré supérieur (celui d'*épopite*) de ces mystères, fut pris comme symbole de l'adeptat. Certes, le bonnet phrygien était, dans l'antiquité gréco-romaine, symbole concret de libération : c'était la coiffure des esclaves *affranchis*. D'où son utilisation, bien compréhensible, par les révolutionnaires français. Pourtant, le sens initiatique est lui aussi très clair : l'initié ne parvient-il pas à l'état humain *libéré* de toutes les limites et appositions de l'état profane ?

Autrefois, il existait sur ce portail une statue, représentant un corbeau ; selon une tradition orale, l'angle visuel de cet oiseau aurait désigné l'emplacement (l'un des piliers de la nef) où avait été caché un fragment de pierre philosophale.

Le Portail central, dit *du Jugement dernier* (car son tympan nous montre la Résurrection des morts et la Pesée des âmes), est le plus riche en figures alchimiques.

Sur le pilier trumeau (celui qui partage l'entrée en deux), nous voyons une effigie symbolique de l'alchimie. Celle-ci est représentée par une femme dont le front touche les nues. Elle tient de la main gauche un sceptre (symbole de puissance comparable à celui de l'épée — qui, rituellement, se tient toujours de la main gauche, côté du cœur); de la main droite elle supporte un livre ouvert (symbole des vérités accessibles au profane) et un livre fermé (symbole de l'ésotérisme, seul capable d'expliquer celles-ci en profondeur). La femme maintient entre ses genoux une échelle de neuf degrés. L'échelle, vieux symbole bien connu (voir l'échelle de Jacob dans la Bible) de l'union établie entre les deux plans — terrestre et céleste (but même des rituels initiatiques).

Sur les faces latérales des contreforts limitant le même portail, on remarquera, à hauteur du regard, deux petits bas-reliefs encastrés dans une ogive. Sur le pilier gauche c'est l'alchimiste découvrant la Fontaine mystérieuse. Sur le contrefort opposé, l'« artiste » a été représenté en chevalier, devant un curieux donjon en miniature; lequel n'est autre que l'athanaor (fourneau alchimique).

Particulièrement importants aussi, les deux rangs superposés des médaillons du stylobate, à droite et à gauche du même porche : exotériquement ;

ils symbolisent les Vices (rangée inférieure) et les Vertus (rangée supérieure); mais leur sens ésotérique fait intervenir l'achimie. On y voit des figures bien connues des hermétistes; le corbeau, le serpent enroulé sur une verge d'or, la salamandre (l'animal — que François I^{er} prit pour emblème — « qui sit dans le feu et se nourrit du feu ») dont une femme presse le disque contre sa poitrine, une oriflamme aux trois pennons (représentant les trois couleurs du Grand Œuvre), le griffon, le lion et l'aigle, la source mystérieuse.. On y voit aussi l'athanaor vu en coupe longitudinale. Pour des commentaires plus détaillés de certains de ces médaillons, laissons la perche à un alchimiste du xvii^e siècle, Esprit GOBINEAU de MONTLUISANT :

L'on voit six Figures au Portail du milieu, au côté droit.

La première est un Aigle, la seconde un Caducée entortillé de deux serpents, la troisième un Phénix qui se brûle, la quatrième un bélier, la cinquième un homme qui tient un calice, dans lequel il reçoit quelque chose de l'air et la sixième est une croix au trait carré où il se voit d'un côté sur la ligne transverse une larme et sur la même ligne de l'autre côté, un calice en cette forme.

On remarquera que les branches de cette croix (symbole des quatre éléments) se terminent par des fleurs de lys. Le portail sud à droite de la façade, est appelé de *sainte Anne — ou Saint-Marcel*, à cause de sa grande statue du célèbre évêque. Elle est d'ordinaire toujours fermée. En voici la raison profonde, d'après l'hermétiste contemporain GRILLOT de GIVRY *Le Grand Œuvre* Paris, Editions traditionnelles, 1927 : *Vois sculpté sur le portail droit de Notre-Dame de Paris, l'évêque juché sur l'aludel où se sublime, enchaîné dans les limbes, le mercure philosophal. Il t'enseigne d'où provient le feu sacré et le Chapitre laissant par une tradition séculaire, cette porte fermée toute l'année, t'indique que c'est ici la voie non vulgaire inconnue à la foule et réservée au petit membre des élus de la Sapience. S'agirait-il de la voie sèche, bien plus rapide mais beaucoup plus périlleuse que la voie humide ? A nouveau nous céderons la parole à GOINEAU de MONTLUISANT, dans son Explication très curieuse (reproduite dans l'ouvrage de Claude d'YGE, *Nouvelle assemblée des philosophes chymiques* Dervy, 1954, p. 175-97) :*

*Le mercredi 20 de May 1640, veille de la glorieuse ascension de notre Sauveur Jésus-Christ, après avoir prié Dieu, et sa très sainte Mère Vierge en l'Eglise Cathédrale et Métropolitaine de cette belle et grande Eglise de Paris je sortis et considérant attentivement son riche et magnifique Portail, dont la structure est très exquise, depuis le fondement jusqu'à la sommité de ses deux hautes et admirables Tours, je fis les remarques que vais expliquer. Il précise, concernant la grande figure de l'évêque : *Au pilier, qui est au milieu, et qui sépare les deux portes de ce Portail, est encore la figure d'un Evêque, lequel met sa crosse dans la gueule d'un dragon, qui est sous ses pieds et qui semble sortir d'un bain ondoyant dans lesquelles ondes paraît la tête d'un Roi à triple Couronne qui semble se noyer dans les ondes, puis en sortir derechef.* Cet évêque, c'est Saint-Marcel au chef mitré. Le dé et socle actuels étant seuls d'époque, (le reste de la figure a été restauré); on y voit les flammes purificatrices — symbolisme alchimique de résurrection très important.*

Mais Grillot de GIVRY nous précise, dans *Le Musée des sorciers, nuages et alchimistes* cette fois (réédition Paris, Tchov éditeur 1966) :

La statue de Saint-Marcel qui se trouve actuellement sur le portail de Notre-Dame est une reproduction moderne qui n'a pas de valeur archéologique, installée par les architectes Lassus et Viollet-le-Duc vers 1860. La véritable statue du xiv^e siècle se trouve actuellement relogée dans un coin de la grande salle des Thermes du Musée de Cluny (...). ;On verra que la crosse de l'évêque plonge dans la gueule du dragon, condition essentielle pour la lisibilité de l'hieroglyphe et indication qu'un rayon céleste est nécessaire pour allumer le feu de l'athana.

Or à une époque qui doit être le milieu du xvi^e siècle, cette antique statue avait été enlevée du portail et remplacée par une autre dans laquelle la crosse de l'évêque... ne touchait plus à la gueule du dragon. On peut voir cette différence dans notre figure 344 où est représenté cette ancienne statue telle qu'elle était avant 1860. Viollet-le-Duc l'a fait enlever et l'a remplacée par une copie assez exacte de celle du musée de Cluny, restituant ainsi au portail Notre-Dame sa véritable signification alchimique.

Quant au portail — habituellement fermé au public — qui se trouve sur la façade latérale sud, celle qui regarde la Seine, il est dédié à *Saint-Etienne*. C'est de là qu'on peut le mieux voir, sur la toiture, la statue où VIOLLET-le-DUC, le grand restaurateur de la cathédrale, s'est fait représenter en maître d'œuvre.

A L'INTÉRIEUR

Les trois grandes Roses (celle de la façade et les deux du transept) sont du xiii^e siècle. En admirant ces trois chefs d'œuvre du vitrail médiéval, on se souviendra de ceci : que ces Roses étaient conçues comme des supports concrets pour la méditation, celle-ci commençant par les petits motifs du pourtour pour culminer dans la figure centrale (où apparaît la Vierge Marie). Il y aurait lieu, aussi, de remarquer la correspondance précise qui existe entre les représentations de ces Roses et les figures hermétiques de la façade.

Signalons enfin, pour terminer, les petites têtes de harpies qui couronnent certains chapiteaux du côté droit de l'abside : leur sens profond a sollicité l'attention curieuse de bien des spécialistes parisiens dans le domaine de la symbolique.

L'HOMME DES HAUTEURS ET LES HOMMES DU TORRENT

par **Marc HAVEN**

(Docteur Emmanuel LALANDE)

Effrayante, écrasante est la masse des volumes publiés sur les questions religieuses : Livres sacrés, commentaires, apologétique, histoire des religions, et depuis le XVIII^e siècle surtout, critique des textes, études sur les mythes, sur l'évolution des religions, recherches sur la nature de la Foi, sur ses origines ! Ces livres la grande salle de la Bibliothèque Nationale ne suffirait pas à les contenir.

Epouvantable, atroce est la pensée des flots de sang versés, des tortures endurées depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours au nom de ces deux mots : les dogmes, la Foi !

Ce qui existe, c'est l'homme, avec un cœur qui aime, qui voudrait être aimé, comprendre davantage pour mieux aimer. Et c'est tout, Voilà ce que nous sentons, ce que nous savons, ce qui naît en nous, avec nous. L'homme aime dès qu'il pense. Comme le foetus, dès que, détaché de sa mère, il est devenu un moi, ouvre sa bouche, cherche l'air dans un premier cri, de même, l'âme humaine, dès qu'elle pense — et c'est bien vite — aime, cherche l'amour, tend ses bras aux caresses de la nature et à celles des hommes.

Alors surgit devant lui un homme avec des statues ou une femme avec des poupées, tous deux le captivant de chants et d'images attrayantes, parlant de dangers mystérieux, de livres sacrés, de promesses, de menaces, de secrets.

Dès qu'un homme vous dit : « Voici le livre sacré, voici le seul, le vrai livre ; voici le Crédo qu'il faut savoir, venez à mon Temple... » Soyez sûrs que vous avez devant vous un homme que l'orgueil, l'erreur ou plus souvent encore l'intérêt, font parler. Ne discutez pas, fuyez, fuyez avec terreur !

Dès que dans vos recherches vos yeux tombent sur un livre intitulé : « Critique de telle religion, exposé de telle doctrine, essai sur l'évolution des Dogmes, etc. » ne l'ouvrez pas, fuyez, fuyez avec dégoût !

Bien plus, lorsqu'en vous-même votre raison inquiète, soulève des objections sur l'antinomie de la Foi et de la Science, chassez ce fantôme, retrouvez la bonne route ; reprenez le calme ; regardez le Ciel si profond, si beau, la nature, le monde vivant, harmonieux ; fuyez votre raison ! Fuyez les démons que vous avez laissé pénétrer chez vous. Car ce ne seront

ni les hommes, ni les livres, ni votre Science qui vous donneront la solution du problème, ni le savoir, ni la Paix.

Certes, on peut écrire volumes sur volumes sans épuiser l'histoire des folies, des cruautés humaines. Certes, il y a eu des sectes, des chapelles, des autodafés, des prédications et des rites depuis l'aurore des temps jusqu'à nos jours. Mais à quoi ont servi tous ces actes, à quoi nous servirait de les étudier ? Qu'y gagnerions-nous ?

Celui qui de juif se fera chrétien, protestant, puis catholique, qu'aura-t-il acquis ? N'aura-t-il pas le même cœur, inquiet probablement du même scrupule ? Non, le problème est autre et plus simple, il tient à ceci :

Il existe deux catégories d'êtres humains, deux seulement. Il y a d'une part celui qui possède encore, épanoui, l'état d'esprit originel qu'il avait à ses premiers jours et que nous appellerons *l'esprit religieux* ; cet élan d'amour qu'il avait engendré, en puissance. Et celui-là peut appartenir à n'importe quelle secte, confession ou société ; celui-là cherche, désire le bonheur pour lui et pour les autres, aime, voudrait être aimé. Ce trouble qui l'émeut devant le beau, le pousse vers le bien, c'est un sentiment irrésistible spontané, devant lequel il s'oublie entièrement. J'aime, je désire, je veux comprendre (c'est-à-dire, prendre en moi, réunir à l'unité en moi). Je cherche derrière, l'objet d'idée, sa traduction dans ma langue personnelle, son écho, dans mon cœur, sa parenté avec cet inconnu que je poursuis à travers tout l'Univers, sous tous les phénomènes.

Est-ce seulement ce rapport à l'unité, un nombre, une place dans un système logique que je veux ? Non, ce serait alors un pur jeu philosophique qui ne remplirait ni mon cœur, ni ma vie. C'est l'amour qui me presse et que j'appelle, c'est un être vivant et aimant que je cherche, ce n'est pas une formule. Pourquoi ? Parce que je suis ainsi fait, Je ne prétends pas l'expliquer, mais je le sens, je le vis et cela surpasse toute explication.

Le fait de formuler ce problème, le trouble qui m'émeut, me montrent déjà que la solution existe, que le problème est même résolu. « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé », (en toi). Cette parole de JÉSUS, on la trouve déjà exprimée, 4.000 ans avant sa venue dans les textes des Sages de la Chine. C'est une ardeur impérieuse, non pas une devinette philosophique froide, indifférente. Voilà la différence !

Ceux qui ont entreteu en eux ce feu divin, si peu soient-ils en quelque famille, en quelque lieu que le destin les ait placés, grands du monde ou simples paysans, prêtres ou soldats, font partie du même groupe. A travers les espaces, ignorants même leurs existences, ils sont enis dans un même idéal. Aucune secte ne les attache, et nulle race, nulle profession n'élève de barrière entre eux.

Cet état d'esprit ne se borne pas à être un sentiment improductif. Ceux qui le possèdent agissent ; leurs actes sont simultanés interchangeables et féconds. Du sentiment naît le savoir, la connaissance réelle, le discernement des esprits (discerner les esprits, c'est reconnaître en chaque individu son « mandat », son nom, la fonction pour laquelle il a été créé et l'aider à l'accomplissement de son œuvre). Leur vie est bienfaisante par son exemple. La route se dévoile devant eux et ils peuvent l'indiquer aux autres. Cette route c'est le renoncement au « Moi », l'abandon à l'esprit, le chemin de

la Croix « NON NOBIS DOMINE, NON NOBIS, SED DOMINI, TUA DI GLORIAM », disaient les Chevaliers du Temple, Je n'agis pas, le TAO m'agit, disait LAO TSEU et redirent plus près de nous, les grands mystiques de l'Occident.

Mais ce n'est pas là une religion, non plus que ce n'était une science, une philosophie. La religion formule son Dieu, son Crédo : c'est CHANG-TI, MANU, TATLOC, JEHOVA ou le SOLEIL. Elle crée des rites, des castes, des sanctions, construit des temples et des cachots. Elle entre dans le monde, pour la conquête de ce monde. L'esprit religieux ne formule, ne limite rien, sachant trop la fragilité de sa raison, la mobilité de son imagination. Il trouve l'UN présent dans la forêt comme dans la ville. Il ne matérialise pas l'esprit dans les mots ou dans des pierres ; au contraire, il transmue la matière en esprit, sachant : *de ces pierres DIEU peut faire naître les Enfants d'Abraham*. Il sacrifie dans tous les temples et même sur les places publiques. Fait capital qui différencie l'esprit religieux de l'esprit du monde, fut-ce au milieu des Académies ou les Eglises, c'est que l'esprit religieux est un sentiment et ne relève en rien de la démonstration ; c'est un amour, c'est l'Amour, au lieu que l'esprit du monde est scientifique, repose sur l'expérience, sur le raisonnement, rejetant bien loin tout élément émotif.

Ceux qui composent cette deuxième classe de l'humanité, ce sont les gens pratiques positifs : hommes d'affaires, d'action, les « struggle for life » qui observent, classent, raisonnent tout et cherchent à tirer parti le mieux possible de tout ce qui les entoure pour l'agrandissement de leur Moi. Ils peuvent atteindre, dans l'homme de science, dans l'homme d'Etat, une grandeur considérable, s'élever même à des hauteurs métaphysiques qui à première vue se confondent avec l'esprit religieux, mais qui en diffèrent entièrement par ce fait qu'ils partent de la sensation, attachant au monde extérieure une importance primordiale, s'appuient sur la raison, la logique, comme moyen et n'ont qu'un seul but : le développement de leur moi au maximum de ses possibilités, fut-ce au dépens d'autrui. C'est l'Etre de raison qui n'ouvre les digues de l'amour en lui s'il lui convient que sûr d'en retirer un profit immédiat ou futur.

Or, les données des sens sur lesquelles il s'appuie sont invérifiables ; nos sensations subjectives, incommunicables. La raison est une machine très perfectionnée, mais qui ne peut donner aucun résultat, aucun produit nouveau. Elle moule le grain ; elle ne saurait le produire. Si elle est employée par un cœur humain, dirigée et alimentée par lui, alors elle fournira un travail plus ou moins bon, selon la valeur de l'ouvrier : mais même en ce cas, elle est incapable de nous révéler l'être et les sentiments de celui qui l'emploie. Le philosophe, lui ne connaît que la raison, ne veut se servir que d'elle. Il part du néant et aboutit au néant ; de l'inconnu dans l'infiniment grand à l'inconnu dans l'infiniment petit des nébuleuses à l'atôme, de la masse inexistante à la force incompréhensible sans elle. Il discute même les postulats dont il part. Et sur cette science, il fonde une morale, une sociologie.

Ses productions matérielles, ses lois servent le Mal, avec autant d'intensité que le bien. Il s'entoure d'un brouillard, s'enchevêtre lui-même de liens ; il se fait un vêtement de feuilles et de peaux de bêtes qui arrivent à faire disparaître son propre corps. En cultivant la volonté, le Moi, il sème

le germe des destructions futures ; et il ne peut en être autrement puisque son intelligence, opposée à l'esprit, à l'UN, porte le sceau du binaire, de la division.

C'est ainsi que l'humanité se trouve divisée en deux catégories d'êtres qui, bien que parlant le même langage, bien qu'intimement mélangés dans leur vie quotidienne et sous le vernis de la plus parfaite courtoisie sont et resteront éternellement ennemis. C'est même lorsqu'ils ont l'air d'être le plus parfaitement d'accord c'est lorsqu'ils prononcent les mêmes phrases qu'ils sont le plus éloignés de cœur.

Dans tous les pays, dans toutes les races et religions, on peut trouver les uns — en petit nombre — et des autres en masse ; car l'égoïsme la lutte pour la vie règnent dans l'humanité. Mais cette grande masse qui s'incline devant la science, devant la raison, la dernière déesse n'a pas la puissance qu'on pourrait lui supposer. Intérêts, ambitions, croyances font de chacun l'ennemi de celui qui devrait être son compagnon d'armes dans la bataille contre les défenseurs de l'esprit. Les hommes d'action, de lutte détruisent sans cesse, par la pratique même de leurs principes, ces nations qu'ils ont fondées par la conquête, entourées de frontières, de lois, nations toujours bouleversées de trusts, de grèves, de guerres, de révolutions, jusqu'à ce qu'il n'y pousse plus que des ronces, marque des endroits où des troupes ont séjourné.

Au milieu d'eux, clairsemés dans le monde, sont les autres, ceux que nous avons appelés « hommes à l'esprit religieux ». Artisans, paysans, prêtres ou soldats, peu importe, ce sont des justes dont parle le ZOHAR, ceux dont un seul suffit à sauver une ville ; les ouvriers du Seigneur, les soutiens du Monde. Ils vivent indiscernables au milieu de la foule, méprisés en général, loin des collèges, des chapelles, plus loin encore des Sociétés soi-disant initiatiques. Autour d'eux, sont quelques hommes « doués », comme les désigne le YIH KING, qui vivent de leur lumière, qui respirent leurs âmes.

C'est à ces « hommes doués » que nous parlons ; que nous rappelons la sentence de LAO TSEU : « Revenez à la simplicité primitive » et l'enseignement du CHRIST : « Si vous ne devenez pas comme ces petits enfants, vous ne connaîtrez pas le Royaume de DIEU ».

Car, dans sa simplicité primitive, l'homme possédait cette puissance d'amour (Chan) qui fait l'homme de désir, puis l'homme-Esprit. « La porte supérieure de son cœur s'ouvre : l'Esprit pénètre en lui. Il devient UN dans cet esprit avec le Seigneur ». Il a toute liberté, tous pouvoirs, comme Paul l'Apôtre l'a dit : le Seigneur est esprit ; là où est l'esprit, là aussi est la liberté ». C'est là le seul problème qui se pose et qu'il faut résoudre ; c'est la seule route (TAO) à suivre ; c'est la bonne nouvelle (Evangile) que d'âge en âge, sous des formes diverses, les anges viennent redire, dont ils témoignent parfois au prix de leur vie, toujours au prix de leur paix et de leur bonheur, quand ils ne s'élèvent pas à cette suprême sainteté que N.-S.-J.-C. a seul atteinte sur les hauteurs de sa Croix.

UN MAITRE DE LA GNOSE : MARCION

par Robert AMBELAIN

Un philosophe antique l'a écrit : « *Si vous voyez deux hommes se déchirer avec haine pour des questions religieuses, ne cherchez pas ! Ce sont des chrétiens...* » Sur ce que l'immense masse de l'Eglise officielle d'alors pouvait être, nous avons la terrible constatation de Celse : « *On y voit des cardes de laine, des cordonniers, des foulons, des gens de la dernière ignorance, et dénués de toute éducation, qui, en présence de leurs maîtres, ont bien garde d'ouvrir la bouche. Mais, surprennent-ils en particulier les enfants de la maison, ou les femmes, (qui n'ont pas plus de raison qu'eux-mêmes !), ils se mettent à leur débiter des merveilles. C'est eux seuls qu'il faut croire...* » (Celse : « *Contre les chrétiens* »). N'est-ce point l'apôtre BARNABÉ qui nous enseigne gravement en son « *Epître* » (X, 6 à 8), que « le lièvre acquiert chaque année un anus de plus; autant il a d'années, autant il a d'ouvertures » (sic) ; que « la hyène change de sexe tous les ans » (sic) ; et que la belette est un «... animal qui conçoit par la gueule. » (sic). Mais si...

Or, terrible joug de ce monde de ténèbres, ce sera cette masse primitive, inculte, fanatique et bornée, qui anéantira la Gnose, persécutera ses docteurs et ses fidèles. Simon de Montfort est de toutes les époques !

Dans l'Héraldique traditionnelle, chaque couleur est signifiée par un terme particulier. C'est ainsi que jaune et blanc se disent *or* et *argent*. Ce sont là les deux seuls « métaux » de cette science subtile. Bleu, rouge, vert, se disent respectivement *azur*, *gueules*, et *sinople*. Ce sont les « émaux ».

Ce dernier mot : *sinople*, vient du nom même de la ville de Sinope, sur les bords de la Mer Noire, en Asie Mineure. Et c'est là que naquit, l'an 85 de notre ère, un demi siècle à peine après la mort du Christ, celui qui devait entrer dans l'histoire du Gnosticisme sous le nom de Marcion, fonder une Eglise puissante et prospère, couvrant l'ancien monde, et que seules, les impitoyables persécutions de l'Eglise officielle devaient réduire d'importance, après plusieurs siècles toutefois...

Et il n'est pas sans un certain symbolisme ésotérique ce fait par lequel ce fut à *Sinope*, ville où l'on savait forger et tremper des armes et les boucliers d'un beau *vert*, le *sinople*, ce vert, symbole de la Connaissance, que naquit un des plus grands docteurs de la Gnose, Marcion...

Mais qui fut Marcion, le « grand » Marcion ?...

Nous passerons d'abord en priorité les textes officiels, souvent pleins d'inexactitudes et d'erreurs. Puis nous présenterons le résultat de nos recherches.

Pierre Larousse, dans son « *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* », nous dit ceci, souvent inexact, toujours tendancieux :

« *Marcion : Philosophe gnostique, né à Sinope, ville de Turquie, sur la Mer Noire, dans l'ancien Pont-Euxin, vers 85 de notre ère, et au commencement du second siècle par conséquent. Il était fils de l'évêque de cette ville, et commença par embrasser la vie monastique.*

Son savoir, ses vertus, sa continence, le firent, dit-on, élever au sacerdoce. Plus tard, néanmoins, il fut convaincu d'avoir séduit une jeune vierge, c'est-à-dire une jeune chrétienne vouée au célibat. Marcion fut alors excommunié par son propre père, l'évêque de Sinope et chassé de cette ville.

Il vint se réfugier à Rome, vers l'an 150, (il avait donc environ soixante-cinq ans), et parvint à rentrer dans l'Eglise. Mais il en fut de nouveau exclu, on ignore pour quel motif exact.

On a attribué à l'envie qu'il avait de nuire à ses anciens correligionnaires son entreprise philosophique, ce qui paraît être une calomnie gratuite. Quoi qu'il en soit, il se mit à enseigner publiquement la doctrine gnostique des deux Principes, telle qu'elle avait été exposée par Cerdon. Marcion eut pour adversaire Tertullien, Origène, et saint-Basile, et il était détaillé à lutter contre eux, car on le représente comme un homme doué d'une grande éloquence et d'une intelligence lucide. Aussi eut-il de son vivant une école nombreuse. Ses enseignements se répandirent dans tout l'empire romain, et jusque en Iran. Quelques-uns de ses disciples parvinrent eux aussi à la célébrité. On cite parmi eux : Apelle, Basilide, Blastus, et Théodocion.

Marcion était un philosophe stoïcien autant qu'un gnostique, ce qui explique ses succès, et le fait de la durée de sa doctrine. Il y avait encore en effet des Marcionites en Orient, au seizième siècle.

La « *Grande Encyclopédie* », elle, est plus prudente et plus mesurée.

« *Marcion, nous dit-elle, célèbre gnostique du second siècle, né au début du règne de Trajan, sur les bords du Pont-Euxin, (Cf. Tertullien : Adv. Marcion, I, 1). Il s'occupa d'abord de commerce, et fut sans doute armateur, (id. : I, 18 - V, 1).*

Il appartint longtemps à l'Eglise officielle. Probablement fils d'un évêque, il fut lui-même évêque, (optat, IV, 5). Il vint à Rome, au commencement du règne d'Antonin, (Tertullien : De Proes. hoeret. 30, et Adv. Marcion : I, 19). Il y fut le disciple du gnostique syrien Cerdon. Il y enseigna sa propre doctrine jusqu'au milieu du règne de Marc-Aurèle. Excommunié pour hérésie, il songeait, dit-on, à se réconcilier avec l'Eglise officielle quand il mourut. (Tertullien : De Proe. hoeret. 30).

Le point de départ de l'hérésie de Marcion fut son remaniement des livres saints. Il rejetait tout l'Ancien Testament, et une bonne partie du Nou-

veau. Dans son Canon, il n'admettait que l'Évangile selon Saint-Luc, très mutilé. (Tertullien : Adv. Marcion, IV, 1), et dix Épîtres de Saint-Paul également altérées. Les textes de Marcion ont été détruits sur l'ordre de l'Église officielle La peine de mort frappait quiconque les possédait. »

A ces commentaires tendancieux et serviles, nous ne ferons qu'une seule objection :

Comment nos doctes et pontifiants encyclopédistes peuvent-ils savoir que Marcion avait altéré les textes saints, plutôt que les avoir restitués en leur pureté primitive, puisque les textes de Marcion ont été détruits sur ordre de l'Église officielle ?

Tertullien lui-même, malgré sa hargne fanatique, doit le reconnaître : « L'hérésie de Marcion a rempli le monde entier... ». C'est-à-dire, tout ce qui fut l'immense empire romain.

D'autre part, (et ceci est fort important, que le lecteur daigne s'en souvenir), il nous dit par ailleurs que, de son temps, soit de 160 à 240, on attribuait : « ... à Pierre, l'évangile publié sous le nom de Marc, et à Paul, le récit de Luc... ».

Ainsi donc, Marcion aurait su, ou deviné, que l'évangile de Luc était en réalité l'évangile selon Saint-Paul, le plus gnostique des Apôtres. D'où son choix de celui-ci, comme document de base pour sa propre diffusion doctrinale et testamentaire, d'où le titre qu'il lui avait donné : *L'Évangile du Seigneur*. Et qui sait même, peut-être a-t-il possédé ou eu en mains un manuscrit de Saint-Paul lui-même, non retouché et non remanié par les scribes de l'Église officielles, qui en devaient faire plus tard le soi-disant évangile, selon Saint-Luc ? Ce ne serait point invraisemblable, puisqu'il a été l'éditeur des *Épîtres* de Saint-Paul, comme l'observe fort justement A. Siouville, en sa traduction des « *Philosophumena, ou réfutation de toutes les hérésies* », par Hippolyte de Rome.

N'oublions pas, en effet, que les historiens de la Gnose, et notamment de Faye, en son livre « *Gnostiques et Gnosticisme* », affirment que Valentin, le célèbre docteur gnostique, avait reçu l'enseignement de Saint-Paul par Théodas, disciple direct de celui-ci, et probablement aussi la succession apostolique. Il en est d'ailleurs de même du gnostique Basilide, de qui Clément d'Alexandrie, en ses célèbres « *Stomates* », nous dit qu'il avait reçu la même succession apostolique et l'enseignement oral de son maître Glaucia, disciple direct et interprète de l'apôtre Pierre.

On connaît de Marcion trois ouvrages :

1^o l'*Évangile du Seigneur*, qui serait donc en réalité l'*Évangile selon Saint-Paul*, et qu'il aurait tenu de Théodas, par les disciples directs de ce dernier.

2^o les *Antithèses*, ou « Contradictions », dans lequel il démontre que deux voix se sont fait entendre chez les prophètes, celle d'*En-Haut*, et celle d'*En-Bas*.

3^o l'*Apostolique*.

Ce dernier ouvrage est constitué des *Épîtres de saint Paul*, dont la diffusion fut assurée par les copistes payés par Marcion. C'est lors de sa venue à Rome, que Marcion a trouvé la collection des dix *Épîtres* de saint Paul, sans les *Pastorales*, qui n'ont été introduites dans le Canon que plus tard.

Ce qui démontre l'antiquité relative de ces dix *Épîtres*, c'est le fait que ce recueil comprend l'*Épître aux Ephésiens*, mais sous son titre primitif d'*Épître aux Laodicéens*.

Dans l'*Épître aux Galates*, il manquerait, dans le texte de Marcion, le grand développement sur le Testament d'Abraham et la Loi, (III, 15-25). Également, manquerait III, 29, soit les apparents à la famille d'Abraham, parce qu'ils sont au Christ. Également, la citation d'Isaïe, dans IV, 27-30, sur la femme stérile et sur les chrétiens, descendants d'Isaac. Or, ce qui prouve que Marcion s'est contenté de faire recopier des textes initiaux, et non pas d'expurger des textes déjà existant, c'est qu'il aurait eu tout intérêt à maintenir ce dernier texte ! Car il est conforme à sa doctrine.

Les deux *Épîtres aux Corinthiens* sont peu différentes dans les copies de Marcion. L'*Épître aux Romains* a perdu presque la moitié de son contenu : I, 18, (sur la colère divine), IX, 1-33, X, 5, XI, 32, XI, 33.

Dans la première et la seconde *Épître aux Thessaloniens*, il retirait peu de chose. De même dans l'*Épître aux Ephésiens*, où il enlevait V, 28-32. Là encore, nous assurons qu'il est impossible que ce texte n'ait pas été introduit ultérieurement par des éléments demeurés fort judaïsants, car il est contraire à certaines paroles mêmes du Christ.

Dans l'*Épître aux Colossiens*, le passage I, 15-17, sur le Christ préexistant, était remplacé par cette phrase : « Il est une Image (*ikôn*) du Dieu Invisible, et Lui-même est, avant toute chose... ».

Dans l'*Épître aux Philipins*, il retirait également peu de chose.

Rappelons-le encore une fois, ce que les adversaires de Marcion affirment avoir été retiré par lui, est plus que probablement non encore introduit à son époque. Toutes ces interpolations intéressées viendront peu à peu selon les besoins.

Il est à noter d'ailleurs que des passages éminemment marcionites demeurent, dans les actuelles *Épîtres* de saint Paul, version catholique. Principalement dans celle aux *Romains*, versets 25 à 27 du chapitre XVI. L'Église officielle les y a laissés. Ce qui prouve bien que c'est à Marcion que l'on doit la diffusion des écrits du prince des Apôtres !

Quant à l'*Évangile du Seigneur*, que l'on dit être le selon *Luc*, remanié et mutilé par Marcion, ce remaniement présente un fort curieux aspect.

Observons tout d'abord que pour le comprendre, il suffira au lecteur de se procurer deux exemplaires rigoureusement semblables de l'évangile de Luc. Il supprimera ensuite dans l'un d'eux les passages ci-après, que les

Pères de l'Eglise ont fort providentiellement, et fort imprudemment, notés. Il pourra ensuite comparer l'exemplaire qu'il aura ainsi expurgé et celui qu'il aura conservé tel quel.

L'*Évangile du Seigneur* commence au IV^e chapitre, verset 31, par cette phrase fort énigmatique : « En ce temps-là, Jésus *apparut* à Capernaüm... ». Le texte se continue ensuite jusqu'à la fin du chapitre.

On supprime ensuite au XIII^e chapitre, les versets 1 à 5. Au XV^e, les versets 1 à 32. Au XIX^e, le verset 27, et les versets 29 à 46. Au XX^e, les versets 9 à 18. Au XXII^e, les versets 49 à 51. Au XXIV^e, les versets 27 à 44, et le 45.

Lorsque ces suppressions seront effectuées, le lecteur sera surpris de constater qu'il n'a, en réalité, *opéré aucune rupture dans le texte; tout ce qui suit s'enchaîne parfaitement*. Et il sera amené à conclure que Marcion, en réalité, n'a effectué aucune mutilation du texte sacré. Il a, fort simplement, expurgé un évangile (parmi la quarantaine de textes connus), de toutes les interpolations que des copistes intéressés avaient cru bon d'y effectuer.

A moins qu'il n'ait opéré aucune restitution du texte, et se soit tout simplement borné à prendre possession d'un évangile rédigé initialement à Rome par l'apôtre Paul, (comme le rappelle Tertullien d'ailleurs), puis qu'il se soit contenté de le diffuser sous le nom banal d'*Évangile du Seigneur*...

Mais alors, nous connaîtrions les interpolations ultérieures, mais nous ignorerions ce qui lui était particulier, et que l'Eglise officielle a supprimé. Nous verrons tout à l'heure qu'il existe encore, providentiellement, un exemplaire de l'*Évangile* selon Marcion!

Mais qui donc, en réalité, était cet homme extraordinaire?

Si, délaissant les hâtives et très généralisantes rubriques des dictionnaires et des encyclopédies reproduites au début de cette étude, nous nous tournons vers les spécialistes de ces questions, nous aurons du personnage un tout autre portrait. Le lecteur trouvera en fin de travail la liste de nos sources bibliographiques.

*
* *

Marcion naquit aux environs de l'an 85, cinquante-deux ans seulement après la mort du Christ, dans les premières années du règne de Domitien, fils de Vespasien, frère de Titus, son prédécesseur et cela à Sinope. Riche cité commerçante de la province du Pont-Euxin, colonie grecque et port marchand important des rives sud de la Mer Noire, sa puissance et son rayonnement avaient atteint leur maximum plusieurs siècles avant notre ère. Sinope avait fondé des colonies considérables sur la côte méridionale du Pont-Euxin, elle avait acquis l'empire de cette mer depuis la Colchide, à l'est du dit Pont-Euxin, jusqu'aux îles Cyanées, près de l'entrée du Bosphore de Thrace.

Surprise toutefois par Pharnace, fils et successeur de Mithridate, l'an 571 de Rome, elle fut conquise et perdit sa liberté. Diogène le Cynique, et Aquilos, disciple et compagnon de saint Paul, y naquirent. Aquileas,

époux de Priscille, connu Paul à Corinthe lorsque celui-ci vint d'Athènes en cette ville, en 52. Or, c'est en 56 que Luc est censé écrire son évangile, lequel selon Tertullien serait de Paul...

On le voit, la naissance de Marcion à Sinope peut justifier cette carrière d'armateur qu'on lui attribue par ailleurs, et cette profession, à son tour, justifie la fortune considérable qui paraît en effet avoir été la sienne.

Quoi qu'il en soit, et eu égard à l'époque, il est probable que Marcion devait être, au moins partiellement, d'hérédité juive, (comme Aquileas d'ailleurs, et sa femme Priscille). Il était d'ailleurs très familier des interprétations juives de l'Ancien Testament.

Ceci n'est pas pour surprendre. Drews, rejoignant B. Smith, affirme en effet, qu'à côté du judaïsme orthodoxe et rigide, il existait en Israël, ou sur ses confins, des sectes qui avaient organisé les éléments essentiels de la future légende chrétienne sur ou autour d'un dieu qu'ils nommaient Jésus. Fait combien significatif. Et C. Guignebert, en son ouvrage « *Le problème de Jésus* », nous dit que : « Dans les plus avancées en hérésie, on peut soupçonner le culte du dieu de la Vérité Suprême, opposé au dieu organisateur de la Matière, au Démiurge, assimilé à Iavhé. » La Gnose traditionnelle, en sa branche juive, n'a donc pu surprendre ni choquer Marcion, peut-être même y fut-il inconsciemment amené.

Le début de la I^{re} *Épître de Pierre*, (I, 1), implique la présence de communautés chrétiennes dans la province du Pont-Euxin, et Plin en sa lettre à l'empereur Trajan, lettre datant de 112, nous démontre que des communautés chrétiennes y étaient puissantes et nombreuses au début du second siècle de notre ère.

Si nous en croyons Hyppolyte de Rome, Marcion aurait été le propre fils de l'évêque de Sinope. Ce dernier, indigné des opinions extrémistes et gnostiques de son fils, l'aurait excommunié. Cette mesure extrême ne devait cependant pas dépasser les frontières de la communauté de la ville. Dans un de ses ouvrages, le même Hyppolyte de Rome (qui le rédigea plus de soixante-dix ans après la mort de Marcion), envisage l'hypothèse de la séduction d'une jeune vierge par Marcion. Mais comme il n'ose tout de même pas la réitérer par la suite, en son autre livre « *Refutatio* », ouvrage justement dirigé contre les Gnostiques, on ne peut guère retenir la calomnie de ses précédentes rédactions. D'autant que les Pères d'Alexandrie, et avec eux Eusèbe, Tertullien, Rhodon, Irénée, n'y font aucune allusion.

Il faut certainement voir là une expression allégorique, mal traduite, mal colportée. Marcion aurait « défloré » la Tradition exotérique, révélé son ésotérisme, chose que les Chrétiens d'alors redoutaient par-dessus tout, la somme des *Écritures* étant souvent considérée comme une des « vierges » du Seigneur. (Voir à ce sujet « *Le Pasteur* », d'Hermas de Cumes). Et en effet, Hégésipe parle des hérétiques comme de « *séducteurs de la vierge* », c'est-à-dire de l'Eglise...

Quoi qu'il en soit, excommunié, Marcion fut contraint de quitter Sinope, sa ville natale. Il se rendit alors en Asie Mineure (130-139). C'était là son premier voyage d'apostolat gnostique. Il emportait avec lui des missives de ses frères du Pont-Euxin, ce qui prouve qu'il avait déjà fait des disciples, ou, plus sûrement encore, qu'il avait adhéré à une secte gnostique secrète,

existant bien avant lui, constituée initialement de mystiques juifs, déportés en ces régions après la Diaspora, et qui se rattachaient sans doute à ces sectes gnostiques juives évoquées par C. Guignebert.

Il alla d'abord à Ephèse, où l'apôtre Jean était mort en 101. Puis à Hiérapolis, et ensuite à Smyrne, où la tradition patristique place justement la naissance du gnostique Cerdon. Si l'on se souvient que ce dernier est justement donné comme le maître de Marcion, tout au moins comme son inspirateur partiel, on peut supposer que Marcion, en se rendant à Smyrne, cherchait à retrouver la trace d'un homme dont il avait entendu parler comme d'un maître, dépositaire de la « très sainte Gnose ».

* * *

Mais qui était donc Cerdon ? Irénée nous apprend, selon une tradition romaine bien établie, que Cerdon se trouvait à Rome, sous le pontificat du pape Hygin, soit entre 136 et 140. Il y serait resté quelques années, puisqu'il y aurait enseigné sa doctrine assez longtemps pour qu'elle y soit divulguée et devienne ainsi suspecte aux autorités chrétiennes officielles.

Il est donc probable que Marcion, parti à sa recherche tout d'abord à Smyrne, le rencontra enfin dans la capitale de l'empire, puisqu'Irénée nous dit (1, 27/1 et 111, 4/2), qu'il fut le maître de Marcion. Tertullien associe d'ailleurs toujours son nom à celui de Marcion, et il désigne avec insistance comme son précurseur. (Cf. Adv. Marcionem : 1,2/22 - 111, 21 - IV, 17).

De Faye, dans « *Gnostiques et Gnosticisme* », s'étonne que l'on ait attribué à Marcion une telle importance, si sa doctrine était simplement celle de Cerdon. En fait, il est possible qu'il l'ait légèrement retouchée, mais nous ignorons celle de Cerdon, et le problème reste entier. Il a pu en retenir les postulats essentiels, les explicitant à la lumière des Ecritures, qu'il connaissait fort bien aux dires d'Ignace d'Antioche, un des quatre « pères apostoliques ».

L'importance de Marcion vient du fait qu'il a prêché ouvertement sa doctrine, qu'il en a fait le fondement d'une très grande Eglise, qui couvrit le monde antique, dura plusieurs siècles, alors que Cerdon a dû communiquer ses enseignements en de petits cénacles d'inités, et n'être le chef que d'une secte ésotérique très fermée.

Au contraire, Harnack a démontré de façon définitive que Marcion fut un esprit foncièrement chrétien, un penseur vigoureux et original, un vigoureux lutteur et remueur d'idées, un réformateur dont la pensée et l'œuvre ont été entièrement et totalement travesties par les hérésiologues romains. Hippolyte de Rome ne présente-t-il pas comme la doctrine de Marcion celle d'Empédocle ?...

Il n'est désormais plus possible de le traiter d'extravagant, mêlant sans discernement des spéculations vaguement chrétiennes, à d'autres d'origine orientale.

On peut d'ailleurs en dire autant de son disciple et successeur Apelle, lequel fut encore plus sobre d'imagination que son maître, ainsi que le constate de Faye en « *Gnostiques et Gnosticisme* » :

« On voit maintenant avec évidence combien les historiens se sont trompés, quand ils ont confondu péle-mêle Marcion, Basilide, Valentin, et les autres gnostiques. Assurément, comme eux, Marcion a aussi rejeté l'Ancien Testament, et proclamé un Dieu qui n'était pas celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. En morale, lui aussi a prêché l'ascétisme. Il est vrai que son école n'est pas devenue une adversaire moins acharnée du christianisme courant que les autres sectes hérétiques ! D'autre part, le marcionisme diffère des autres gnosticismes par des traits essentiels. Il n'est pas de même inspiration. C'est l'étude biblique qui suggère à Marcion ses idées fondamentales. Ce n'est ni la philosophie grecque, ni les religions syncrétistes. Puis, tandis que la spéculation transcendante est ce qu'il y a peut-être de plus frappant chez les autres gnostiques, elle est tout à fait absente du système de Marcion. Enfin, alors que les autres hérésies se constituent en écoles ou en confréries syncrétistes, Marcion fonde des églises, et par cela même, donne à ses adeptes des cadres dont la solidité a fait durer la secte pendant des siècles... »

* * *

Mais, ni à Ephèse, ni à Hiérapolis, ni à Smyrne, Marcion ne fut accueilli en prophète ! Et l'un des quatre « pères apostoliques », Polycarpe de Smyrne, le qualifie de « premier-né de Satan » ! Il est vrai qu'en compensation, un autre « père apostolique », Ignace d'Antioche, lui fera compliment de sa science profonde des Ecritures...

De Smyrne, Marcion se rendit alors à Rome, capitale de l'empire et de tout le monde connu à cette époque. Il y alla sur l'un de ses propres navires, jusqu'au port d'Ostie. Nous sommes en l'an 139, et il y a déjà neuf années qu'il a quitté Sinope, sa ville natale.

En arrivant à Rome, il y fut reçu avec affection par la communauté chrétienne de cette ville, alors gouvernée par l'évêque Hygin. Il lui fit don de 200.000 sesterces (environ 40.000 Fr d'avant-guerre, et donc à peu près quatre millions d'anciens francs de 1958). Cette somme énorme donne une idée de l'importance de sa fortune personnelle, et cela compte peut-être pour beaucoup dans la chaleur de l'accueil qui lui fut réservé. Peut-être d'ailleurs, était-ce tout ce qu'il possédait, et en cela il se conforma aux principes communautaires alors en usage.

La mise au point de sa doctrine n'était toutefois pas achevée, quoique cependant bien amorcée. Il retrouva à Rome des disciples de celui que l'on devait par la suite lui donner pour maître : Cerdon, quoi qu'il lui soit infiniment moins redevable que certains ne l'affirment.

Marcion demeura cinq années dans la capitale impériale, de 139 à 144. Durant ces cinq années, il ne fit pas de propagande pour sa doctrine, mais se documenta soigneusement, rassemblant les textes, originaux et copies, scrutant et comparant. Le pape Hygin étant mort, Pie, premier de ce nom, lui succéda en 140. Par la suite, il devait combattre farouchement Marcion. Ce fut durant ces cinq années notamment, que Marcion rassembla tous les textes attribués à saint Paul, les étudia attentivement, fréquenta les disciples romains directs de ce dernier, et s'attaqua enfin aux évangiles eux-mêmes, afin de les débarrasser de toutes les interpolations judaïsantes

qu'on y avait introduites. Et c'est très certainement à Rome, qu'il entra en possession de cette version de l'évangile selon Luc, que Tertullien déclarait être en réalité de saint Paul.

C'est également à Rome qu'il composa son grand ouvrage critique, les *Antithèses*. En ce traité, il tenta de démontrer, non seulement les interpolations que l'on avait fait subir aux textes évangéliques primitifs, mais encore les déformations, insidieuses et progressives du primitif message du Christ. Il s'attacha notamment à démontrer et à souligner les contradictions et l'incompatibilité des textes vetero-testamentaires et néo-testamentaires. Selon lui, deux « principes » métaphysiques contraires s'étaient fait entendre aux prophètes et aux inspirés ; ceux-ci et ceux-là n'avaient jamais su faire la distinction entre ces deux « voix », et de là découlaient toutes ces contradictions morales, que l'on rencontre dans l'Ancien Testament.

Il est probable que le docteur cathare Jean de Lugio, rattaché à la branche des *Albanenses* (Grèce, Macédoine), s'en est inspiré en son « *Liber de duobus principis* », ou « *Livre des Deux Principes* ».

C'est alors, nous dit Hippolyte de Rome, que Marcion, supposant son travail au point, présenta ses manuscrits à la critique de l'église de Rome, et invita les « anciens » à se prononcer sur eux.

Ce fut en fait une sorte de concile local, le premier de ce genre assurément que l'on puisse trouver dans l'histoire de l'Eglise romaine. Les « anciens » ne suivirent point Marcion, et Pie I^{er}, (et non Anicet, comme le dit Hollard), prononça contre lui une condamnation doctrinale catégorique, complétée par son exclusion de la communauté romaine, cela en juillet de l'an 144. Toutefois, on lui restitua ses 200.000 sesterces.

Il semble d'ailleurs que tout se passa sans violences, ni de langage ni de faits, car Marcion n'en fait aucun écho. Il y a peut-être à cela une raison pratique. Nous sommes sous le règne d'Antonin, Justin a rédigé une « *Apolo-gie du Christianisme* », qui a valu aux chrétiens la bienveillance de l'empereur et des magistrats impériaux. Il ne s'agit pas de gâcher tout cela.

*
* *

Marcion sortit donc de la communauté officielle, et rassembla tous les chrétiens que la doctrine gnostique, ses thèses, ses postulats, ses écrits, séduisaient, et il les organisa en une véritable église, à Rome même. Sans doute n'eut-il l'audience que des éléments cultivés, probablement déjà préparés par la connaissance du pythagorisme, ou des gnosés hétérodoxes juives. Il dut peu recruter dans les milieux populaires, surtout parmi les juifs convertis au christianisme, et encore attirés vers la Loi de Moïse, mais il dut avoir l'oreille des éléments gréco-latins, non marqués de celle-ci, et intellectuellement très supérieurs à l'immense masse.

La diffusion de sa doctrine fut *extrêmement rapide et très importante*. Six années plus tard, en 150, Justin pourra dire que l'hérésie marcionite « entache toute l'humanité... » (sic). Ce qui revient à dire *tout l'empire romain*. Et le sombre et fanatique Tertullien se lamentera : « L'hérésie de Marcion a couvert le monde entier... ».

Très rapidement, à partir de cette époque, la doctrine de Marcion va se répandre en Asie, Lydie, Bythinie, Crète, à Corinthe, Antioche, Alexandrie et Carthage, gagnant sans cesse du terrain.

Au IV^e siècle, Epiphane dénoncera la présence d'églises marcionites à Rome, dans l'Italie, en Egypte, dans la Thébaïde, en Palestine, en Syrie, en Arabie, à Chypre.

L'activité de Marcion n'a guère duré plus de quinze années après sa sortie de la communauté romaine, en 144. Et on ne parle plus de lui sous Marc-Aurèle (164-180). On ignore donc quand il mourut ; Hollard nous dit qu'il ne faut pas attribuer de crédit à la légende, répandue par Tertullien pour les besoins de la cause, et suivant laquelle il se serait repenti sur son lit de mort, et aurait demandé à rentrer dans le giron de l'Eglise officielle. Dans l'affirmative en effet, et à notre avis, nous connaîtrions la date de sa mort, l'Eglise eut été trop fière de montrer la capitulation doctrinale et dogmatique de son vieil adversaire.

L'Eglise fondée par Marcion ne fut pas constituée de petites sectes éparées et disparates, mais bien de communautés vigoureuses, régulièrement constituées sur le monde ecclésial traditionnel, avec leurs diocèses, leurs paroisses, leurs évêques, leurs presbytres, leurs diacres.

La vie sacramentelle du marcionite suivait exactement celle du chrétien ordinaire : baptême dans l'eau, onction d'huile, etc. Toutefois, l'eucharistie avait pour éléments essentiels le pain et l'eau, en place du vin. Hollard nous dit qu'alors, ce n'était pas là une innovation choquante. D'ailleurs, dans les camps de déportation nazis, les messes célébrées avec du pain noir infect, et de l'eau, souvent douteuse, furent reconnues valides par Rome, après la Libération. Il est probable que l'absence du vin était justifiée par le souvenir du *Naziréat*, dans lequel, en autres prescriptions ascétiques, on ne pouvait boire de vin. (Cf. *Nombres* : VI, 1 à 21).

L'accord tacite sur l'apostolicité de l'Eglise Marcionite semble bien établi entre elle et l'Eglise officielle. En effet, les chrétiens qui passaient à cette époque de l'Eglise romaine au marcionisme, n'étaient pas rebaptisés par les prêtres de celui-ci. Leur baptême était reconnu licite et valable.

Or, et confirmation de l'apostolicité de l'Eglise marcionite, le pape Etienne I^{er} interdit de rebaptiser les hérétiques qui venaient au christianisme romain. Leurs sacrements étaient donc reconnus valides. Cette reconnaissance, elle est valable antérieurement comme postérieurement.

Toutefois, la vie du marcioniste impliquait des renoncements tellement sévères, qu'il fallait évidemment une foi très grande et une conviction doctrinale non moins assurée, pour s'y rallier de son plein gré.

*
* *

En ralliant l'Eglise de Marcion, on promettait d'observer une continence absolue, et des jeûnes fréquents et sévères. C'était là, catharisme futur, avant la lettre, une manière de se libérer de l'esclavage de la chair. Pour être admis au baptême et à l'eucharistie il fallait s'engager par serment au célibat et à la continence absolue. Si l'on était déjà marié, on promettait

de vivre désormais séparé charnellement de l'autre époux, car on ne devait point courir le risque de procréer, ceci afin de ne pas perpétuer le royaume du Démon, dont saint Jean avait dit : « L'Univers tout entier est sous l'empire du Mauvais Esprit... » (Jean : 1^{re} Épître, V, 19).

On comprendra aisément pourquoi tant de fidèles de la doctrine marcionite se contentaient de demeurer dans la classe des *catéchumènes*, car les prescriptions ascétiques y étaient infiniment moins rigoureuses. Nous retrouvons là la division des Cathares, entre la classe des « *Croyants* », vivant dans le siècle, unis seulement à leur Eglise par la foi en ses enseignements, et la classe des « *Purs* », vivant hors de l'esclavage de la chair, et marqués par les œuvres.

Il semble bien que le Marcionisme ait conservé d'antiques usages, propres aux premiers temps du Christianisme. On sait par saint Paul, en sa 1^{re} Épître aux Corinthiens, que les fidèles de Corinthe s'offraient comme supports visibles et vivants, véritables « *voult* » mystiques, afin que l'on put, sur eux-mêmes et par eux-mêmes, baptiser ceux qui étaient morts dans la foi, avant leur baptême matériel.

Saint Paul ne condamne d'ailleurs pas cet usage : « *Autrement, que feraient ceux qui se font baptiser à la place des morts ? Si les morts ne devaient absolument pas ressusciter, pourquoi ceux-là se font-ils baptiser pour eux ?...* » (Paul : 1^{re} Épître aux Corinthiens, XV, 29). Or, Jean Chrysostome nous rapporte que les Marcionites possédaient un rituel par lequel ils transmettaient *aux morts eux-mêmes*, le sacrement de baptême.

Ceci tendrait à impliquer des communications avec les défunts, sorte de spiritisme liturgique. Car comment considérer comme valide un baptême transmis sans la connaissance et l'assentiment de l'intéressé ? Il y aurait donc eu, dans le Marcionisme, un aspect occulte et secret qui semble avoir échappé à ses détracteurs de l'Eglise officielle... Et cependant, selon la doctrine bédictine eucharistique, la Messe n'est pas autre chose qu'une évocation, doublée d'une rencontre hors du Temps...

Le jeûne, nous l'avons dit plus haut, avait chez les disciples de Marcion, une très grande importance. Chez eux, la nourriture était d'ailleurs réduite au strict minimum nécessaire : ni viande ni vin, (d'où la présence de l'eau dans l'eucharistie), le poisson était permis certains jours, on jeûnait le vendredi et le samedi.

Les marcionites couraient volontiers au-devant du martyre, car on ne devait pas fuir la mort, libératrice de ce monde de douleur et de larmes, de cette prison, soumise au Démon inexorable. Les adversaires du marcionisme n'ont pu dissimuler l'importance du nombre de ses martyrs, surtout à la suite des grandes persécutions des empereurs Valérien (252-250), et Dioclétien (284-305).

Théodoret nous dit que : « *Les marcionites étaient tellement pénétrés de la dignité de leur âme, qu'ils couraient au martyre et recherchaient la mort comme la fin de leur avilissement terrestre, le commencement de leur gloire, et de leur véritable liberté...* » (Théodoret : *Harert. Fab.*, I, 2, 0. 24).

C'est ainsi qu'Eusèbe cite avec admiration l'exemple d'un marcionite qui avait été cloué tout vif à un poteau avec de gros clous de fer, clous

pénétrant en sa chair et en ses membres, puis portés au rouge par le feu du bûcher sur lequel il avait ainsi été déposé, cloué au dit poteau, et qui cependant mourut stoïquement en ce brasier, sans se plaindre.

Au milieu du III^e siècle, l'Occident voit reculer le marcionisme, et cent ans plus tard, il aura disparu d'Europe, absorbé par le nouveau courant suscité par Manès.

En fait, c'est par la violence et la terreur, que Rome triomphera du marcionisme, en Occident. Lorsque Constantin (323-337), converti au christianisme, prendra celui-ci sous sa protection, celle-ci sera immédiatement doublée de la persécution contre toutes les autres religions, écoles philosophiques : pythagorisme, platonisme, hermétisme, etc.

L'empereur, dès son accord avec Rome, pourchassera les disciples de Marcion avec la dernière rigueur, interdisant les assemblées, même celles se tenant à titre privé dans les demeures particulières ; on démolira les locaux et les temples où avaient lieu les réunions et les cérémonies sacramentelles, on confisquera les propriétés et les biens des fidèles, on détruira les livres et les objets sacrés.

La détention de ces livres sera punie de la peine de mort. Quiconque sera convaincu d'être demeuré secrètement et intérieurement fidèle à la doctrine, sera envoyé aux mines. Et c'était là un châtement qui équivalait à la peine de mort, en quelques années au plus. Le condamné aux mines voyait en effet pour la dernière fois la lumière du jour, à l'instant de sa première (et dernière) descente. *Car il ne remontait plus !* Il y vivait, (si toutefois cela peut s'appeler vivre...) nu, les chaînes aux pieds et aux mains, dans des galeries ténébreuses, à peine éclairées par des lampes à huile ou des torches, à peine alimenté, et de façon infecte, sous les coups de nerf de bœuf ou de fouet des gardiens. Les sexes y étaient mêlés, certaines galeries étaient réservées pour le dépôt des cadavres, d'autres remplissaient le rôle de latrines, d'autres de dortoirs. *Et c'était là, en ces cloaques ténébreux, que les chrétiens « officiels » faisaient peiner et mourir d'autres chrétiens...* (1).

De telles persécutions, il résulta des abjurations nombreuses, et un véritable exode des marcionites fidèles de l'Occident vers l'Orient. De même, les communautés marcionites se dispersèrent des villes vers les campagnes reculées, où l'on était plus à l'abri de la poursuite des évêques, et de celle des magistrats impériaux à leurs ordres.

* *

Cette persécution permanente, sous la pression des évêques romains, ira d'ailleurs en s'aggravant. L'empereur Gratien (375-383), fils de Valentinien I^{er}, puis l'empereur Théodose I^{er}, (379-395), persécuteront les marcionites avec la dernière rigueur. Théodose I^{er} courbé sous la pénitence qui lui avait imposé saint Ambroise, à la suite du massacre des révoltés de

(1) Ce régime, la nudité à part, était avant 1920 celui des forçats des deux sexes, en Roumanie.

Thessalonique, pourra se flatter de dire que, grâce à lui, il n'y a plus de marcionites en Occident.

Par contre, en Orient, la pensée de Marcion survécut bien plus longtemps, quoique bien diminuée. Sous Constantin, dans le premier quart du IV^e siècle, le marcionisme constituait une Eglise puissante, bien organisée. Mais dès le début de son règne, elle fut peu à peu et par la terreur, délogée de l'Egypte, de l'Asie Mineure occidentale, puis de la Syrie hellénique. Jean Chrysostome ne fut d'ailleurs pas étranger, autant par son talent apologetique que par ses pressions personnelles sur les magistrats impériaux, à la destruction de l'œuvre de Marcion.

Mais en Palestine, en Syrie arabe, en Iran, en Arménie, le marcionisme survivra plus longtemps. Selon Jean Chrysostome, la cité de Salamine, à Chypre, était encore, de son temps, totalement acquise à cette doctrine.

En Orient, le marcionisme dura. En 987, il existait encore des communautés marcionites, réduites et discrètes, mais actives, entre l'Oxus et la mer Caspienne.

Ajoutons toutefois que jusqu'au milieu du III^e siècle, aucun concile ne condamna jamais la doctrine de Marcion. Cette prudente neutralité théologique, contredite par la violence et la cruauté des persécutions sollicitées du pouvoir impérial, souligne l'indécision incontestable dans laquelle se trouvaient les évêques dépendant de Rome à l'égard de la doctrine de Marcion. Car, ne l'oublions pas, le Concile d'Alexandrie n'hésitera pas à condamner Origène, de son vivant, en 223, à l'excommunié, et à le chasser de l'Eglise, pour s'être castré lui-même... Or, Marcion n'a été condamné par aucun Concile, de son vivant (1).

Un autre fait est à mettre en relief, à notre avis. Le concile d'Icone (235 ou 255) selon Mansi), avait déclaré nuls les ordinations et les sacrements administrés ou reçus par les hérétiques. Le pape condamna ce concile, le déclara nul et non avenue, et menaça d'excommunication les évêques qui y avaient pris part. Il en fut de même de celui de Synnade, qui avait déclaré nul le baptême conféré par les hérétiques.

* *

On observera que la répartition géographique du Marcionisme, en sa survivance clandestine, après les persécutions de l'Eglise officielle : Crimée, Syrie arabe, Balkans, etc., correspond aux lieux d'apparition du Catharisme, par la suite.

(1) Il y a deux Origène dans l'histoire de l'Eglise. Le premier, Origène dit l'*Impur*, conseillait d'éviter la procréation, en pratiquant la sodomie conjugale. Le second, Origène Adamantius, dit le *Grand*, est qualifié de « plus grand des Pères de l'Eglise d'Orient », par le pape Léon XIII, en son Encyclique « *De providentissimus* ». C'est ce dernier qui fut condamné par le Concile d'Alexandrie.

Et comme les deux doctrines sont curieusement semblables, on ne peut s'empêcher de conclure que le Chatharisme n'est que la résurgence du Marcionisme. Il y avait encore des sectes gnostiques à Damas, au XII^e siècle, (leurs manuscrits sont à Paris, à la Bibliothèque Naitonale). Il y avait encore des communautés marcionistes au XVI^e siècle, en Orient, nous dit P. Larousse Et en 1120, l'empereur Alexis Comnène convoquera deux Conciles à Constantinople pour y faire ouvrir le procès des Cathares d'Orient. C'est lui qui fera solennellement brûler vif, à Constantinople, le docteur Basilikos, chef des mêmes Cathares d'Orient, pour son « opiniâtreté dans l'erreur... ». (Cf. *Dictionnaire des Conciles*, de l'Abbé Migne, page 773).

Et pour conclure, nous rappellerons un fait historique qui honore la ville de Lyon. Lorsque, sous Marc-Aurèle, le Christianisme fut de nouveau persécuté, la terreur n'épargna pas Lyon. En 177, l'évêque Pothin, venu de Smyrne, (patrie de Cerdon), se refusa à quitter la ville. Les soldats le portèrent alors sur leurs bras devant le gouverneur, tandis que la foule le suivait en l'insultant. Le vieillard infirme sut agir et parler avec dignité. « Qu'est-ce que le dieu des chrétiens?... » demanda le magistrat. — « Tu le connaîtras si tu en es digne... », répondit l'évêque. Comme on le reconduisait en prison, la populace se jeta sur lui et le lyncha. Pothin mourut deux jours plus tard.

Une jeune esclave, nommée Blandine, subit le martyre en même temps. En présence du peuple, elle fut attachée à un poteau, dans le cirque de Lyon, assez haut pour qu'on la voit, mais assez bas pour que les fauves la puissent lacérer de leurs griffes, en se dressant. De là, elle vit ses compagnons déchirés à coups de dents, ou grillés sur des chaises de fer rougies au feu. On la détacha, on essaya sur elle tous les instruments de torture classiques. Enfin, on l'exposa dans un filet, à l'attaque d'un taureau furieux, irrité par des aiguillons. Or, la plupart des compagnons de Blandine, sinon elle-même, étaient justement des marcionites, membres de leur église lyonnaise...

C'est pourquoi, pendant la Réforme, le docteur protestant Théodore de Bèze put découvrir dans le couvent Saint-Irénée, à Lyon, une version particulière de l'évangile de Luc, qu'il envoya à l'Université de Cambridge, avec cette note : « A dissimuler plutôt qu'à publier. » C'est ce que l'on connaît à Cambridge sous le nom de *Codex Bezae*. On y lit ce verset, le 4 du chapitre VI^e : « En ce temps-là, voyant quelqu'un travailler durant le Sabbat, Jésus lui dit : Homme, si tu sais ce que tu fais, bienheureux es-tu ! Mais si tu ne le sais pas, tu es maudit, transgresseur de la Loi... ». Ce qui signifie : si l'homme sait que la Loi est celle du Démiurge, et qu'il ne s'en soucie pas, il est bienheureux, *parce qu'il connaît le Dieu véritable*. Sinon, il n'est qu'un impie désobéissant. Venu de Lyon, le *Codex Bezae* est donc très certainement un évangile marconique, miraculeusement sauvé. Nous comptons le publier prochainement.

* *

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Dictionnaire des Hérésies, des Erreurs et des Schismes.* (Besançon, s.n.a., Petit éditeur, 1817).
- A. HOLLARD : « *Deux hérétiques, Marcion et Montan* ». (Paris 1925).
- DE GERRONDE : « *Œuvres de Tertullien* ». (Paris 1852).
- TERTULLIEN : « *Adversus Marcionem Libris* ».
- IRÉNÉE DE LYON : « *Adversus Haereses* ».
- HIPPOLYTE DE ROME : « *Syntagma* ».
- HIPPOLYTE DE ROME : « *Philosophumena* ». (Trad. par A. Siouville).
- ST-ÉPHREM : « *Evangelii concordantis expositio* ». (Trad. de l'arménien par G. Moesinger).
- EPIPHANE : « *Haer.* » 42.
- THEODORET : « *Haeret. Fab.* » I.
- JUSTIN : « *Apologie* ».
- EUSÈBE DE CÉSARÉE : « *Histoire ecclésiastique* ».
- APELLE : « *Syllogismes* ».
- A. DE HARNACK : « *Marcion et l'Évangile du Seigneur* ». (Leipzig 1921).
- DE FAYE : « *Gnostiques et Gnosticisme* ».
- CELSE : « *Contre les Chrétiens* ».

Éditions Traditionnelles

11, Quai Saint-Michel - PARIS-V^e (75)

Téléphone : ODE. 03-32

C. C. P. Paris 568-71

VIENT DE PARAÎTRE : (Nouvelle Edition, 1966, revue et augmentée de 78 pages - Nombreux documents inédits).

Docteur Philippe ENCAUSSE

LE MAÎTRE PHILIPPE,
DE LYON

THAUMATURGE ET « HOMME DE DIEU »

SES PRODIGES, SES GUÉRISONS, SES ENSEIGNEMENTS

(Sixième édition revue et augmentée, — 13^e mille. — Paris 1966)

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques (1954)
et par la Société des Gens de Lettres (1955)

Un volume de 352 pages, avec 85 illustrations et portraits.....29 fr. 31
(Taxe locale incluse)
Franco par poste 32 fr.

« Je ne suis rien, absolument rien » avait coutume de dire celui qui fut, pour Papias (Dr Gérard Encausse), un Maître vénéré entre tous. Il s'agissait de M. PHILIPPE, de Lyon, la ville des mystères, de ce parfait disciple du Christ Jésus, de cet adepte — dans toute l'acception initiatique du terme — dont la réputation et la vivifiante action s'étendirent de la chaumière la plus humble aux étincelantes marches des trônes à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles.

D'aucuns ont voulu comparer M. PHILIPPE à un moderne « guérisseur ». C'est là une erreur. On ne peut absolument pas, en effet, le placer en parallèle avec les classiques « guérisseurs », même les plus illustres. Le Maître PHILIPPE était autre : il était un missionnaire, un représentant du divin Berger, de Celui qui se sacrifia pour le salut commun.

C'est cette figure si attachante autant qu'émouvante, ce personnage aussi étrange et mystérieux que le fut, autrefois, le « Maître inconnu » Cagliostro ; c'est ce thaumaturge extraordinaire, vénéré par les humbles comme par les grands de la terre, cet envoyé du Ciel, cet « homme » qui avait la Foi qui soulève les montagnes et sous les pas duquel florissaient les miracles, que son filleul le Dr Philippe Encausse, fils de Papias, évoque ici avec une pieuse et intense émotion.

Enrichi de nombreux documents inédits, tant en ce qui concerne le texte que les illustrations, cet ouvrage consacré au Maître PHILIPPE ne laissera donc pas de retenir l'attention. Il est le travail le plus complet publié à ce jour, sur les débuts, les prodiges, les guérisons, la vie et les enseignements du Maître PHILIPPE, et un témoignage humain, sensible et combien émouvant en faveur de celui qui s'efforça toujours et partout de mettre en action le divin précepte :

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES

SOMMAIRE DÉTAILLÉ DE LA SIXIÈME ÉDITION (1966)

Note de l'Éditeur (8). — Avant-Propos (9). — Première rencontre de Papus avec M. PHILIPPE (14). — Un curieux document (17). — Définition de la Maîtrise et analyse du mot « Maître », par Papus (21). — Naissance de Nizier Anthelme PHILIPPE en 1849 (23). — Thème astrologique de M. PHILIPPE, par Marius Lepage (23). — Premières études de médecine à la faculté de Lyon (24). — Attaques contre M. PHILIPPE (25). — Hommage rendu par le regretté Professeur Edmond Locard, de Lyon (28). — Mariage de M. PHILIPPE (29). — Ses débuts et son action à Lyon (32). — Quelques exemples de guérisons étranges (32). — A propos d'un doctorat en médecine (36). — Anecdotes sur le Maître PHILIPPE (37). — Emouvante confession de Papus (46). — Opinion du docteur Emmanuel Lalande (« Marc Haven ») (49). — L'incarnation de l'Élu, par Papus (52). — Création de l'École de Magnétisme et de Massage de Lyon (59). — Hommage rendu au Maître par Papus (63). — Papus et M. PHILIPPE à la Cour de Russie (67). — Message de Papus à l'Empereur Nicolas II (68). — Son action secrète à la Cour (70). — Evocation, par Papus, du fantôme d'Alexandre III, père du Tsar. Récit de Son Excellence M. Maurice Paléologue, Ambassadeur de France en Russie (74). — Entrevue accordée par le Tsar à M. PHILIPPE (78). — Une guérison miraculeuse obtenue par M. PHILIPPE (81). — Courageuses révélations de Papus sur l'Empire des Tsars (87). — Attaques de la police russe contre Papus et son Maître spirituel M. PHILIPPE (89). — Anecdotes (90). — Ascendant de M. PHILIPPE sur les souverains russes (94). — Papus et Raspoutine : Opinion de Raspoutine sur Papus et de Papus sur Raspoutine (98). — Jugement porté sur le Maître par Victor-Emile Michelet (100). — En plein mysticisme, le Maître Inconnu (M. PHILIPPE) par Papus (105). — St-Yves d'Alveydre, maître intellectuel de Papus (112). — Message d'amitié adressé à Papus par les Martinistes russes (113). — La « mort » de M. PHILIPPE (2 août 1905) (115). — Notes et rapports secrets de police (115). — Un disciple du Maître : Paul Sédir (133). — Emouvant hommage rendu à son Maître par Paul Sédir (133). — Les débuts de Paul Sédir ; sa rencontre avec Papus (147). — Ses derniers instants (3 février 1926) (relatés par Max Camis) (155). — Documentation inédite sur les rencontres de Paul Sédir avec le Maître PHILIPPE (159). — Anecdotes contées par Paul Sédir (163). — Deux curieux documents (166-167). — Choix d'enseignements personnels donnés par M. PHILIPPE à Paul Sédir (173). — Un autre disciple aimé du Maître : M. Jean Chapas (175). — Biographie, anecdotes sur le Maître PHILIPPE (187). — Apparitions posthumes de M. PHILIPPE (207). — Quelques pensées du Maître PHILIPPE (209).

★

PAROLES DE M. PHILIPPE (223) : Ame (224). — Amour du prochain ; Charité (226). — Anges (232). — Animaux (234). — Antipathie (236). — Apôtres (236). — Bien et Mal (237). — Chemins (241). — Ciel (242). — Clichés (242). — Colère (244). — Communion (245). — Confession (245). — Connaissance (246). — Couleurs et Sons (246). — Courage (247). — Création (247). — Crémation (248). — Croix (248). — Destin (248). — Diable ; Démons (249). — Diamant (250). — DIEU (250). — Les Dieux (250). — Distinctions honorifiques (251). — Divorce (251). — Double (251). — Ecritures (252). — Enfants de Dieu ; Envoyés divins (252). — Enfer (253). — Epreuves ; Souffrance (255). — Esprit ; les Esprits (262). — Etudes scolaires (263). — Evangile (263). — Evolution ; Perfectionnement (264). — Familles (267). — Foi (268). — Folie (270). — Gaspillage (270). — Guérisons (271). — Guerre (273). — Homme (273). — Hygiène alimentaire (275). — Intelligence (275). — JESUS-CHRIST (275). — Juifs (282). — Libre-arbitre (282). — Livre de Vie (283). — Lois (283). — Lune (284). — Magic (284). — Magnétisme (284). — Maladies (287). — Mariage (288). — Martinisme (288). — Matière (289). — Médisance (290). — Mort (290). — Les Morts (294). — Occultisme (294). — Oraison dominicale (295). — Orgueil (296). — Paradis (297). — Pardon (297). — Pensée (301). — Persévérance (302). — M. PHILIPPE lui-même (302). — Plantes (303). — Prédéstinés (Êtres) (304). — Prédications de M. PHILIPPE et de Papus (304). — Prêtres (310). — Prière (310). — Procès (317). — Prophètes (318). — Providence (318). — Purgatoire (318). — Races (319). — Règles de Vie (320). — Réincarnation (327). — Religions (330). — Responsabilité (331). — Résurrection (332). — Rêves (332). — Sacrifices (332). — SAINT-ESPRIT (333). — Secret (334). — Sommeil (334). — Spiritisme (335). — Sport (336). — Suicide (336). — Superstition (337). — Temps (337). — Tentation (337). — Terre (337). — Théosophie (338). — Timidité (338). — Univers (338). — Végétaux (339). — Vierge (La Sainte) (339). — Visions (340). — Voie (342).

A PROPOS DE CAGLIOSTRO (344)

★

ILLUSTRATIONS : Pages 3, 4, 51, 71, 72, 101, 102, 103, 104, 114, 127, 128, 131, 132, 149, 157, 161, 166, 167, 168, 174, 183, 184, 185, 186, 208, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 277, 278, 345.

★

PORTRAITS : BARDY (161). — Dr E. BERTHOLET (219). — Emile BESSON (131, 221). — Jean BRICAUD (219). — CAGLIOSTRO (345). — M. Jean CHAPAS (174, 183, 185, 215). — Mme J. CHAPAS (215). — Georges DESCORMIERS (« Phaneg ») (216, 221). — Dr Gérard ENCAUSSE (« Papus ») (72, 103, 104, 149, 161, 183, 184, 217). — FAMILLE IMPERIALE RUSSE (72, 101). — Albert FAUCHEUX (« Barlet ») (220). — Louis GASTIN (220). — N.S. JESUS-CHRIST (277, 278). — Dr Emmanuel LALANDE (« Marc Haven ») (51, 161, 183, 184, 215). — Mme E. LALANDE (née PHILIPPE) (114, 215). — Albert LEGRAND (222). — Yvon LE LOUP (Paul SÉDIR) (132, 157, 161, 216). — Louis MARCHAND (220). — Lucien MAUCHEL (« Chamuel ») (221). — Victor-Emile MICHELET (220). — Grand-Duc NICOLAS (104). — M. PHILIPPE (3, 4, 114, 128, 161, 183, 184, 185, 186, 208, 215, 216, 222, 245). — Mme PHILIPPE (215). — RASPOUTINE (71, 102). — Mme Jeanne ROBERT-ENCAUSSE (220). — SAINT-YVES D'ALVEYDRE (218).

Quelques commentaires sur le livre Le Maître PHILIPPE, de Lyon

● « Guérisseur et homme de Dieu, le Maître PHILIPPE nous apparaît ici en un portrait saisissant, brossé d'une main pieuse par son filleul Philippe Encausse, fils de Papus. Riche de documents inédits, cet ouvrage nous apporte le témoignage d'une vie tout entière consacrée à la charité. » (*L'Avenir Médical*, Lyon.)

● « Le livre ému et tout de piété filiale du Dr Encausse détruit une légende. Le Maître PHILIPPE n'était pas un charlatan mais un Inspiré... Accompagné de documents photographiques intéressants, cet ouvrage soulève beaucoup de problèmes. » (Guy VINATREL, *Contacts littéraires et sociaux*, Paris.)

● « Le Docteur Philippe Encausse, fils de Papus, a consacré au Maître PHILIPPE une biographie passionnante. » (*Astres*, Paris.)

● « Un livre remarquable. » (*Le Savoyard de Paris*.)

● « On ne peut méconnaître que, par les faits qu'il évoque, ce courageux ouvrage rompt avec le conformisme habituel des milieux médicaux. » (*La Tribune psychique*, Paris.)

● « C'est certainement l'un des ouvrages les plus importants sur l'Occultisme publiés récemment, et le prix accordé par l'Académie des Sciences morales et politiques est hautement mérité. » (*Mondo Occulto*). (*Studi Iniziatici*, Naples.)

● « Qui pouvait mieux révéler cette extraordinaire figure attachante et mystérieuse que le filleul du Maître PHILIPPE, de Lyon ? » (*Tout Savoir*, Paris.)

● « Comme dans tous les ouvrages du Docteur Philippe Encausse sur ces sujets, nous voyons vivre tous les hommes de cette époque : Papus, Sédir, Lalande, Bricaud, Besson — un des rares survivants encore vivants, sinon le seul — Jean Chapas, etc... Une documentation abondante et de première main, une iconographie bien présentée contribuent à l'intérêt d'un livre qui complète de belle façon l'ouvrage précédent du même auteur : « Sciences occultes. Papus, sa vie, son œuvre. » (*Le Symbolisme*, Laval.)

● « Le Docteur Encausse nous apporte une documentation fort riche sur un des hommes les plus étonnants qui aient jamais vécu sur notre globe... Tout est exposé avec force détails et nous révèle des pages presque inconnues de l'histoire de l'Occultisme et de l'histoire européenne dans la période qui a précédé la guerre de 1914. » (*Evolution*, Paris.)

● « Dans ce livre, solidement documenté, l'auteur réunit plusieurs témoignages et appréciations venant des « fils spirituels » du Maître PHILIPPE, surtout Papus, Chapas, Marc Haven et Sédir... Le résultat est convaincant. » (*L'Astrosophie*, Nice.)

● « En outre de ses qualités documentaires, ce livre possède le pouvoir de communiquer une indicible impression de sécurité spirituelle en ce sens qu'il démontre, à travers l'exposé de la vie de PHILIPPE, de Lyon, que Dieu ne demeure jamais sans témoins sur la terre ! Un livre captivant sur un homme remarquable, grand par le cœur et par sa science spirituelle. » (*La Revue Spirite*, Soual.)

● « Nul mieux que le docteur Philippe Encausse ne pouvait évoquer l'attachante figure du Maître PHILIPPE, de Lyon... Documentation solide, puisée aux meilleures sources... Le chapitre intitulé « Papus et M. PHILIPPE à la Cour de Russie » mérite de retenir l'attention des historiens. » (Robert Amadou, *La Revue Métapsychique*, Paris.)

● « Un livre fort documenté sur la vie d'un thaumaturge peu connu Nizier Anthelme PHILIPPE. » (*Bien-Etre*, Paris.)

● « Riche d'une documentation abondante autant que précise sur les débuts, les prodiges, les guérisons, la vie et les enseignements du Maître PHILIPPE, ce livre est un témoignage humain, sensible et combien émouvant. » (*Santé d'Abord*, Paris.)

● « Tant de calomnies ou de mauvaises interprétations ont sévi autour de cette mystérieuse figure que l'on doit féliciter Philippe Encausse d'avoir définitivement chassé tous ces voiles issus de l'ignorance humaine. » (*L'Heure d'Etre*, Paris.)

● « Dans un curieux livre qui vient de paraître sous le titre : « Le Maître PHILIPPE, thaumaturge et homme de Dieu », le Docteur Philippe Encausse fait revivre une des plus étranges figures de l'occultisme moderne. Livre passionnant qui fera sans doute sourire les sceptiques mais qui apporte de précieux enseignements à ceux qui savent lire au-delà des pauvres mots de tous les jours. » (*La Presse-Magazine*, Paris.)

● « Livre plein de ferveur consacré à celui que Papus lui-même considérait comme son maître. De nombreux textes et documents iconographiques inédits enrichissent cette étude. » (*Le Parisien Libéré*.)

● « Une mine d'informations utiles sur celui qui fut le Maître de Papus. » (*Ici-Paris*.)

● « Livre passionnant dans lequel le Docteur Philippe Encausse conte la vie d'un étrange personnage qui fut un maître et un guide pour Papus et pour nombre d'occultistes, et très certainement le mage le plus étonnant des temps modernes. » (*La Libre Santé*, Paris.)

● « Nous ne saurions trop recommander la lecture de ce livre à tous les spiritualistes. Il est à la fois d'une lecture passionnante et riche d'enseignements mystiques... Ce livre est donc étayé sur des documents de première main dont beaucoup sont inédits. On y retrouve une voie mystique directe — de même que bien des énigmes de ces dernières années y sont éclairées d'un jour nouveau. » (*Rose+Croix*, Villeneuve-Saint-Georges.)

● « Les ésotéristes dont Papus fut l'un des plus éminents, au début du siècle, chercheront à la lecture de textes pieusement consacrés à la mémoire du thaumaturge, à aller plus avant dans l'étude de son destin. » (*Agence quotidienne d'informations économiques et financières*, Paris.)

● « Enrichi de nombreux documents inédits, ce nouvel ouvrage consacré au Maître PHILIPPE ne laissera pas de retenir l'attention. » (*Le Lien*, Maizières-les-Metz.)

● « Passionnant ouvrage... Livre singulier, documenté et qui mérite d'être lu. » (*Les Annales - Conférenciá*, Paris.)

● « La distinction accordée par l'Académie des Sciences morales et politiques souligne assez la valeur de l'œuvre du Docteur Philippe Encausse, riche d'une documentation substantielle et précise sur la vie, les prodiges et les enseignements du grand thaumaturge lyonnais. Nous en recommandons la lecture aux métapsychistes et, en particulier, à tous ceux qui sont intéressés par le problème d'actualité des guérisons dites miraculeuses. » (R. Tocquet, *La Revue Métapsychique*.)

● « Œuvre d'un disciple qui rend un vrai culte à son maître. » (*Initiateurs*, Paris.)

● « Histoire d'un thaumaturge extraordinaire. » (*La Dépêche quotidienne d'Algérie*, Alger.)

● « Un thaumaturge extraordinaire, aussi étrange et mystérieux que le fut, autrefois, Cagliostro, un envoyé du ciel sous les pas duquel florissaient les miracles, et qui joua un rôle important dans l'histoire de la Russie à la fin du siècle dernier, a trouvé un historien aussi érudit qu'affectueux, son filleul le Docteur Philippe Encausse, fils de celui qui fut surtout connu sous le nom de Papus. Un livre qui passionnera tous ceux qui admettent qu'il y a, sous la voûte des cieux, beaucoup de choses qui dépassent notre faible pensée humaine. » (Léon Treich, *L'Aurore*, Paris.)

IN MEMORIAM

RUDOLF STEINER

(1861-1925)

par le **Dr. E. DUCASSE** (1)

En ces temps d'œcuménisme et de rapprochements entre nations Européennes il nous est particulièrement agréable d'évoquer ici la personnalité remarquable de Steiner, qui fut le Secrétaire Général de la Section Allemande de la Société Théosophique de 1902 à 1913.

Dans la préface à la traduction anglaise d'un livre de Steiner, Mrs. Besant le présentait comme « l'héritier naturel des grands mystiques allemands ». « Ses vues, disait-elle, représentent une théosophie chrétienne des plus utiles, et fournissent un aspect de la pensée théosophique qui autrement pourrait ne pas être dûment apprécié ».

Nous ne rappellerons pas ici les divergences doctrinales entre Mrs. Besant et Steiner ; s'accusant de plus en plus elles aboutirent à une rupture complète Steiner continua alors son enseignement sous le nom d'« Anthroposophie », et plus tard un centre fut établi à Dornach, en Suisse, dans un édifice de style original conçu par Steiner, appelé le « Goetheanum ». En 1922 cet édifice fut incendié, probablement par malveillance. Steiner en effet était l'objet en Allemagne de vives critiques et de calomnies. On avait fait courir le bruit qu'au cours d'un entretien qu'il avait eu avec le Maréchal Von Moltke avant la bataille de la Marne, il avait exercé sur lui une influence magique qui serait la cause de la défaite allemande. En fait le sujet de cet entretien était d'ordre privé, et n'avait eu aucun rapport avec des questions militaires. La reconstruction du Goetheanum, aujourd'hui terminée, avait déjà commencé avant la mort de Steiner.

L'autobiographie de Steiner (Mein Lebensgang) donne des détails intéressants sur le développement de sa personnalité. Fils d'un modeste chef de gare Autrichien, libre penseur, il eut cependant des rapports assez intimes pendant son enfance avec des prêtres et fut même enfant de chœur à l'église du village. Dès ses premières années, dit-il, « la réalité du monde spirituel était pour moi aussi certaine que celle du monde physique ». Il

(1) Extrait du n° 4, 69^e année, juillet-août 1964 du *Lotus Bleu*, revue de la Société Théosophique, 4, square Rapp à Paris 7^e.

faisait une distinction entre les choses que l'on voit et celles que l'on ne voit pas. Cela posait pour lui des problèmes difficiles, et en grandissant il s'efforça de plus en plus consciemment à établir une liaison rationnelle entre le monde matériel et le monde spirituel — à concilier la religion avec la science. Vers l'âge de 9 ans, il se passionna pour la géométrie, car « le fait de pouvoir saisir quelque chose par l'esprit seul me procura une félicité intérieure, la première que j'ai connue ». Sa carrière scolaire fut celle d'un enfant prodige. Très jeune il apprit seul le calcul différentiel et le calcul intégral, puis tout en suivant les cours scientifiques de la « Realschule », il apprit seul aussi le programme littéraire, y compris le Grec et le Latin. Vers l'âge de 15 ans, il fit une autre découverte passionnante, celle de « La Critique de la Raison pure » de Kant. Par l'étude approfondie de ce livre, il chercha à acquérir une base solide pour maîtriser sa propre pensée, mais contrairement à Kant pour qui la « chose en soi » est inconnaissable, il ne cessait de se répéter : « n'importe ce qu'il y a dans les choses doit être aussi dans la pensée de l'homme ». Par la suite son éducation philosophique se poursuivit avec l'étude des grands penseurs allemands, notamment les idéalistes : Fichte, Hegel, Lessing et surtout Goethe. Ses études et méditations philosophiques aboutirent à sa thèse de Docteur en Philosophie (1891) intitulée « La question fondamentale de la théorie de la connaissance, particulièrement à l'égard de la doctrine scientifique de Fichte ». Un livre paru trois ans après, « La Philosophie de la Liberté », représente l'épanouissement de sa pensée philosophique.

A Vienne, à Weimar (où il travailla pendant plusieurs années à éditer les écrits de Goethe traitant des sciences naturelles) et plus tard à Berlin, il rencontra un grand nombre de personnalités les plus éminentes du monde intellectuel germanique, mais comme il le dit à propos d'une conversation avec deux amis : « je pouvais entrer dans leurs pensées et y être « comme chez moi » ; mais eux ne pouvaient pas entrer dans les miennes ni l'un dans celles de l'autre ». D'Haeckel, par exemple, dont il admirait l'œuvre scientifique sans partager sa conception du monde, il dit : « sa doctrine philogénétique est grandiose, mais il en est le plus mauvais commentateur ». Malgré cela il prit la défense de Haeckel envers ses opposants.

On peut se rendre compte d'après ce qui précède que Steiner eut une préparation hors de pair pour les tâches qu'il entreprit : lutter contre le matérialisme scientifique, et faire une science véritable de la recherche et des connaissances spirituelles. Le « Maître » dont il va être question, lui aurait dit à peu près : « Si tu veux apprivoiser le dragon de la science matérialiste, commence par le comprendre. Si tu veux le vaincre, il faut te glisser dans sa peau ».

On ne sait que peu de choses au sujet du développement des facultés psychiques de Steiner. Il semble s'être fait graduellement dans certaines branches de la clairvoyance. Par exemple, au sujet de la réincarnation, il dit « qu'en voyant certaines personnalités il eut d'abord le pressentiment qu'elles étaient le résultat d'une époque antérieure, comme celle du commencement du Christianisme ». Mais plus tard « il arriva à avoir des vues précises sur la réincarnation, étant conscient en lui-même de perceptions réelles à ce sujet ». Le Pasteur Rittelmeyer, qui eut avec Steiner de nombreuses conversations intimes, rapporte qu'il lui parut qu'avec le temps,

Steiner se sentait plus à l'aise dans l'usage de ses dons occultes... « finalement c'était comme si le sensible et le spirituel étaient unis librement et naturellement côte à côte ». Comme nous l'avons vu, il était conscient du monde spirituel dès l'enfance, et il écrit qu'à l'âge de 8 ans il vit le fantôme d'une parente récemment suicidée, qui lui demanda « d'essayer de faire pour elle tout ce qu'il pourrait maintenant et plus tard ». Par la suite de nombreux incidents sont connus qui paraissent mettre en évidence la faculté de Steiner de voir et s'entretenir avec les morts — non en transe, comme un médium, mais librement et consciemment. Il déclare par ailleurs, n'avoir rien dit ou écrit au sujet de la nature occulte de l'univers et de l'homme, et de leur lointaine évolution, qu'il n'ait découvert ou vérifié lui-même ; ce qui implique la possession de facultés psychiques d'un ordre très élevé.

Des rapports de Steiner avec le monde initiatique, on sait que dans une lettre adressée à Ed. Schuré il mentionne que « le Maître » lui envoya d'abord un message avant de se faire connaître. Ce message devint pour lui un ami pendant sa jeunesse. C'était un homme fort simple qui cherchait dans les campagnes des plantes dont il connaissait intuitivement les vertus médicinales. Il ne possédait aucune instruction, « mais on pouvait parler avec lui du monde spirituel comme avec quelqu'un qui en a l'expérience... lorsqu'on était avec lui on pouvait avoir des vues profondes sur les mystères de la Nature ».

D'autre part, Rittelmeyer dans son livre « Rudolf Steiner entre dans ma vie », rapporte d'une conversation intime qu'il eut avec lui, que ce qui l'impressionna le plus est la manière dont Steiner parla des grands instructeurs qui avaient traversé son chemin. « Des hommes d'une extraordinaire spiritualité, entièrement inconnus du public, étaient là, au moment nécessaire, comme des parrains pour l'aider à comprendre et à développer ses facultés à l'aube de la mission de sa vie »... « C'était merveilleux d'entendre parler directement et en détail de l'existence véritable de tels dirigeants de l'humanité — des êtres qui, dissimulés derrière la voile de l'histoire, règnent comme prophètes et guides ».

C'est vers 1899 que Steiner décida de donner une expression publique à l'ésotérisme de sa propre expérience, les temps lui ayant paru mûrs pour cette révélation. Lorsque Rittelmeyer lui demanda pourquoi il n'avait pas parlé de questions occultes avant d'avoir près de 40 ans, il répondit : « J'avais dû me faire d'abord une certaine situation dans le monde. On peut dire maintenant que ce que j'écris est insensé, mais mes travaux antérieurs sont là aussi et on ne peut pas les ignorer complètement. De plus je devais arriver à éclaircir mes idées au point de pouvoir leur donner une forme et avant de pouvoir en parler. Ce n'était pas très facile. Et puis — je l'admets franchement — il faut du courage pour parler ouvertement de ces choses. J'ai dû acquérir d'abord ce courage ».

L'enseignement de Steiner est contenu dans plusieurs livres et dans les comptes rendus sténographiques de centaines de conférences. Malheureusement il n'eut jamais le temps de corriger ces derniers et de leur donner une forme littéraire, ce qui laisse planer parfois des doutes sur leur exactitude. Il est évident que les révélations de Steiner sur le monde spirituel,

la vie de l'homme après la mort, les origines de l'univers, etc. sont basées sur des recherches et des vues personnelles, mais à l'exception de la Christologie, l'Anthroposophie s'accorde sur bien des points essentiels avec la Théosophie : évolution spirituelle de l'homme, karma, réincarnation, existence de plans supra-physiques et des différents corps de l'homme, possibilité de développer les facultés psychiques latentes chez l'homme, etc.

Dans la préface citée plus haut, Mrs. Besant engage le lecteur théosophique qui remarquerait dans le livre de Steiner certaines divergences au sujet de la présentation de grandes vérités, de ne pas leur opposer un esprit d'antagonisme, car « ils y trouveraient bien des joyaux précieux qui enrichiront le diadème de la Théosophie ».

On ne peut pas parler de Steiner sans mentionner que son activité s'étendit aux domaines pratiques les plus divers pour y appliquer les idées dérivées de la « Science Spirituelle » : Education, sociologie, médecine, art, théâtre, eurythmie, et même agriculture. Sous l'influence de ses enseignements, le Pasteur Rittelmeyer fonda un mouvement religieux appelé « La Communauté Chrétienne ». Tout ceci donna lieu à la fondation de diverses institutions, notamment des écoles appliquant les principes pédagogiques de Steiner. Il y en aurait actuellement 65 dans 15 pays différents.

Qu'était l'homme ? Ceux qui l'ont connu parlent en termes émouvants de l'impression profonde qu'il leur fit, de sa simplicité et affabilité, alliée à une somme étonnante de connaissances sur toutes sortes de sujets ; et de sa bienveillance envers les trop nombreuses personnes qui venaient lui demander des conseils — souvent d'une façon abusive, car ses forces ne suffirent pas à toutes les tâches qu'il assumait, et où malheureusement il finit de s'épuiser prématurément. Mais près de 40 ans après sa mort ses livres et conférences sont souvent ré-imprimés et paraissent avoir une grande diffusion en Europe centrale et Nordique, ainsi qu'en Angleterre et en Amérique. Il semble donc que les idées de Steiner continuent à avoir une influence spirituelle non négligeable dans le monde, ce dont nous ne pouvons que nous féliciter.

A MONTSÉGUR (1)

par Déodat ROCHÉ

Allocution devant la Stèle du souvenir :

Mesdames, Messieurs, Chers amis,

On parle beaucoup des cathares ces temps-ci. Comme nous le lisons par un article de la revue *Etudes* de Mai 1966 : « Evocation d'un autre âge, le « drame cathare » a déclenché dans l'immense public des télespectateurs des réactions aussi vives que diverses ». En effet, pour la première fois, la France entière a appris ce qu'a été la Croisade contre les Albigeois. Pourtant la découverte d'inédits cathares et de savants ouvrages ont renouvelé la connaissance qu'on avait du catharisme. Et, nous dit la même revue *Etudes* : « Comment ne pas signaler par ailleurs la diffusion d'une sorte de romantisme cathare, où se renouvellerait, selon certains, la spiritualité occitane ? *Les Cahiers d'Etudes cathares*, les nombreux ouvrages et brochures (des auteurs qu'on cite) entretiennent avec ferveur ce curieux mouvement ». En réalité il y a plus de 70 ans que la guerre qui a ravagé le Midi nous intéresse et c'est au mois de juillet 1897 que nous avons parlé dans une école d'Arques de la destruction de notre village en décembre 1210. Depuis, nous n'avons pas écrit de romans, mais connu l'histoire des religions et des philosophies, pour aboutir au sens largement humain que les cathares avaient du christianisme.

Nous n'allons pas discuter la manière dont la Croisade et les Inquisitions ont été évoquées à la télévision. Nous avons déjà répondu aux sortes d'excuses que les réalisateurs ont exprimées pour apaiser une partie du public et qui les a amenés à dire que les cathares avaient professé une religion de désespoir et d'orgueil... ignorant ainsi leur courage, leur activité inlassable et leur vertu suprême de « bon-hommes », celle de *l'humilité !*

L'écrivain des « *Etudes* » sachant que « le monde moderne est surtout sensible aux dangers sociaux de la secte », n'omet pas de redire cette absurdité de la « condamnation du mariage » par des hommes qui croyaient à la nécessité des réincarnations pour que les âmes puissent au cours de leurs épreuves trouver la voie de la perfection.

Bref, bien qu'il arrive ensuite à juger sévèrement « la croisade albigeoise et la peine du feu contre les hérétiques », on le fait après de singulières « circonstances atténuantes ».

Au Moyen Age, « la tradition antique liait étroitement le spirituel et le temporel, l'Etat et la religion ». (Oui, la tradition des pénalités terribles

(1) Exposé reproduit par les *Cahiers d'études Cathares* n° 30 - 17^e année - été 1966.

de l'Ancien Testament et aussi celle des empereurs romains qui ont persécuté les premiers chrétiens !) Alors les canonistes hésitent, mais, nous dit-on, finalement la peine de mort (et particulièrement celle du feu contre les hérétiques « s'est propagée comme une horrible coutume » populaire d'abord; puisque, en d'assez nombreux cas, c'est la populace elle-même qui arracha des hérétiques au jugement épiscopal » pour les conduire au bûcher. Et voilà comment, par une singulière casuistique, on arrive à écrire : « Ce sont les croisés du Nord, comme l'on sait, qui ont apporté en Languedoc l'usage de brûler les hérétiques en de vastes fournées ».

On oublie que la Croisade principale a été préméditée et ordonnée par Innocent III, que ses légats pratiquaient l'inquisition au cours de cette guerre et livraient au bras séculier les prétendus hérétiques, et surtout que l'Eglise obligeait les empereurs, les rois et les seigneurs à décréter, sous peine d'excommunication, la peine de mort sur le bûcher contre eux. Il est donc faux que l'Eglise ait « suivi le mouvement » qu'elle a elle-même créé !

Mais d'où viennent donc les diffamations dont on continue à accabler la mémoire des cathares dans le but évident de soulever encore contre eux ceux que l'écrivain des *Etudes* a désigné comme étant « la populace ». Nous le voyons par les déclarations qu'a faites le Père Joseph Leclerc, (l'écrivain des *Etudes*), au cours d'un débat ouvert par *Paris-Match* et reproduit le 2 avril de cette année : « Qu'est-ce que le catharisme ? C'est un système dogmatique d'origine orientale. Il oppose deux dieux égaux — le dieu du bien et le dieu du mal — qui luttent l'un contre l'autre. Il est à l'opposé de la foi chrétienne qu'il risque de ruiner ». Et dans une société (qui pourtant les accueillait) le catharisme, nous dit-on, était apparu comme « une véritable épidémie de peste et de choléra spirituels ». Dès lors se « déclancha » la prétendue « coutume populaire » apportée par les croisés du Nord !

Cette incompréhension fondamentale vient de l'ignorance des nombreux dieux qui, selon Platon et sa philosophie, sont subordonnés au Dieu suprême pour l'organisation parallèle d'un monde spirituel et d'un monde matériel. Ces dieux qui sont, dans le Christianisme, des anges ou des démons, différenciés en neuf principales hiérarchies spirituelles. Il n'y a pas eu dans le catharisme le dualisme absolu de la théologie qui oppose à Dieu le Diable et son Enfer éternel, manichéens et cathares voulant le salut final de toutes les âmes par delà le conflit des deux principes du bien et du mal qui les éprouve. Ce qui caractérise la foi qu'on déclare orthodoxe, c'est la croyance en un Dieu extérieur à l'humanité, un Dieu qui fait le Bien et le Mal, qui récompense et qui punit. Il n'est pas surprenant que ceux qui se disent les représentants directs d'un tel Dieu aient agi en son nom pour user de violence et maintenir leur puissance temporelle. Mais c'est précisément cette fausse conception de Dieu qui a révolté les consciences humaines et qui a engendré l'athéisme.

Nous avons déjà dit l'an dernier devant cette même stèle du Souvenir que nous n'acceptons pas un œcuménisme dont le but serait l'union des Eglises dites chrétiennes contre les incroyants et même contre les fidèles des autres religions. Or nous lisons que Michel Lelong trouverait grave

pour les croyants « la tentation de constituer un « front commun » des religions contre l'humanisme athée » (1).

L'athéisme n'est surtout, selon nous, que le rejet d'une conception autoritaire et tyrannique de Dieu. Les manichéens et les cathares pensaient que les lois de l'Univers sont l'expression d'une Raison Universelle et, en termes platoniciens, du Logos, du Verbe, de la Parole cosmique. L'Homme primordial, le Premier Homme, contenant en lui tous les êtres a organisé, selon les lois de la Raison, tout le Cosmos comme Grand Architecte de l'Univers, à l'aide d'une substance, d'une matière préexistante. Au cours d'une série de cycles d'évolution, des entités spirituelles prenaient conscience d'elles-mêmes au sein de l'Homme collectif. Les unes agissant pour la formation d'un monde spirituel et des âmes humaines, d'autres pour l'organisation de corps faits d'une matière de plus en plus dense qui devait être celle de la Terre actuelle.

La descente nécessaire des âmes humaines, en formation, n'empêche pas qu'elles aient en elles-mêmes le germe de la Raison Universelle, du Logos, de l'Esprit et qu'elles soient une parcelle de cette divinité qu'est l'Homme Intégral. Mais dès lors qu'elles apportent un grand idéal dans un monde terrestre où des forces chaotiques se soulèvent contre l'Ordre humano-divin, il apparaît bien que deux impulsions opposées agissent, celles des deux principes du bien et du mal. Le but de cette situation est, pour les âmes, la prise de conscience d'elles-mêmes par un effort incessant, au cours de vies successives, de libération des instincts animaux de sensualité et de violence qui les troublent.

A ce point on comprend que, selon les manichéens et les cathares, un homme céleste parfait nommé Jésus, non encore incarné sur la Terre, soit descendu pour apporter à l'humanité terrestre l'aide dont elle avait besoin et qu'adapté à la vie terrestre, il ait reçu en lui, au baptême du Jourdain, toutes les forces des Entités spirituelles bonnes, toutes les forces de Sagesse et d'Amour de l'Homme Intégral et que, de ce fait, il a été Christ, c'est-à-dire « Oint du Seigneur ». Après avoir pris conscience de nous-même, nous pouvons ainsi retrouver la conscience collective de l'Homme cosmique et réaliser dans la Fraternité l'unité de l'humanité.

Pour s'inspirer des cathares, il ne faut donc pas voir seulement chez leur ascètes, le renoncement aux plaisirs de ce monde, ni verser dans un existentialisme qui souligne le mal, sans nous apporter aucune espérance. Les cathares étaient très actifs, ils luttèrent avec courage pour la liberté spirituelle, ils donnaient l'exemple de l'égalité entre les sexes et entre les diverses situations sociales des gens. Ils furent ainsi des précurseurs du monde moderne et, plus encore, d'une humanité future. En effet, ils s'efforçaient d'arbitrer les différends qui s'élevaient entre leurs croyants, paysans ou seigneurs, ils allaient même jusqu'à remplacer la punition des délinquants par une rééducation au sein de leur Ordre et pratiquer ainsi le vrai christianisme qui veut la transformation par l'amour des méchants en bons.

Cette impulsion vers un avenir meilleur donnée par les cathares a été telle que nous l'avons retrouvée chez un philosophe qui a été un grand orateur du Midi, Jean Jaurès. Il a pressenti que « des phénomènes d'extase, de perception à distance, des pressentiments lointains, qu'une science

(1) « Pour un dialogue avec les athés ». Editions du Cerf. Paris.

superficielle et étourdie avait niés », réclament une attention particulière. Il a vu que la matière est énergie, force, et qu'elle est pénétrée de pensée. Selon lui, Dieu est le Moi absolu, le Christ est le Moi supérieur de l'Humanité et l'Univers est son expression. La mort n'est qu'un « déplacement d'existence » et le néant « est un non-sens », l'individualité consciente survivant « par l'infini même où elle a établi sa vie »; car il arrive à la notion du *Moi supérieur* qui nous unit profondément avec tous les autres hommes, malgré nos diversités. Il sent « l'union ardente des âmes dans un idéal divin » et il veut qu'athées et non-athées bâtissent une société d'espérance et de justice sociale. Il dénonce « le Dieu de la superstition, le Dieu idole qui pervertit (les hommes) par la peur. Il approche du concept de Dieu, comme Homme Intégral et déclare que si, pour lutter contre l'iniquité et le mensonge, on éteint « un moment toutes les étoiles du ciel », il ira « dans le chemin sombre » parce que ce chemin mène à la justice, « étincelle divine qui suffira à ranimer tous les soleils ». C'est le sacrifice manichéen de l'Esprit qu'il conçoit. Préoccupé du problème du mal dans le monde, il voit que bâtir une société fraternelle « c'est faire de la spiritualité profonde » et s'emparer « de tous les éléments du monde naturel pour les transfigurer » et remonter des ténèbres vers la lumière de l'Esprit ! (1).

(1) Citations tirées de « L'arrière-pensée de Jaurès », par Henri Guillemin. Gallimard, éditeur.

BIBLIOGRAPHIE MARTINISTE

(Travaux de Robert AMADOU sur Louis-Claude de Saint-Martin)

- **Louis-Claude de Saint-Martin et le martinisme.** Paris, Ed. du Griffon d'Or, 1946.
- Cinq textes inédits de Louis-Claude de Saint-Martin, présentés et publiés par Robert Amadou », **Le Lotus bleu**, novembre-décembre 1959, pp. 177-208. (Tirés à part rev. et corr.)
- Ed. et préface : « Aspects de l'illuminisme au XVIII^e siècle », **Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques**, II-III-IV (1960).
- « Iconographie de Louis-Claude de Saint-Martin », **Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques**, II-III-IV (1960), pp. 1-XII.
- « Un recueil d'œuvres diverses de Louis-Claude de Saint-Martin : le manuscrit Watkins », **Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques**, II-III-IV (1960), pp. 193-215.
- « Au hameau d'Aulnay : la maison où mourut le Philosophe Inconnu », **Bulletin folklorique de l'Île-de-France**, janvier-mars 1960, pp. 263-270. (Tirés à part revus et corrigés).
- « La mort du Philosophe Inconnu », **Mercure de France**, juin 1960, pp. 284-305.
- « Correspondance de Louis-Claude de Saint-Martin avec Nicolas-Antoine Kirchner et François-Victor Effinger (1778-1800), publiée pour la première fois par Robert Amadou », **L'Initiation**, juillet-septembre 1960, pp. 119-127 ; janvier-mars 1961, pp. 35-44 ; avril juin 1961, pp. 50-59.
- « Chronique saint-martinienne », **Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques**, à partir du n° V (1961).
- Louis-Claude de Saint-Martin, **Mon portrait historique et philosophique (1789-1803)**, publié intégralement pour la première fois, d'après le manuscrit original, avec une préface, une introduction et des notes critiques par Robert Amadou, Paris, Juilliard, 1961.
- « Louis-Claude de Saint-Martin. 1. Conférence avec le Chevalier de Boufflers ; 2. Conférences avec le Docteur le Roux - (Textes établis, présentés, annotés par Robert Amadou) », **Revue des sciences humaines**, juillet-septembre 1961, pp. 379-392.

- « Louis-Claude de Saint-Martin. Pensées mythologiques », **Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques**, VII (1961), pp. 5-64.
- « Le Philosophe Inconnu » et les « Philosophes Inconnus ». Etude historique et critique, **Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques**, VII (1961), pp. 65-138.
- « Louis-Claude de Saint-Martin. Cahier des langues », **Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques**, VII (1961), pp. 139-200.
- (N.-B. : Les trois textes ci-dessus décrits constituent le cahier n° VII de la **Tour Saint-Jacques**, intitulé : « Le Philosophe Inconnu ».)
- « Deux lettres inédites de Saint-Martin (à Louis-Gabriel Lanjuinais) », **L'Initiation**, octobre-décembre 1961, pp. 72-73.
- Robert Amadou et Alice Joly, **De l'Agent Inconnu au Philosophe Inconnu**, Paris, Denoël, 1962. (P. r. R. A. : Deuxième partie, « Trois questions de bibliographie saint-martinienne » ; Troisième partie, « Varia » de S. M. décrits ci-après.
- « Varia de Louis-Claude de Saint-Martin, mis au jour, publiés et présentés par Robert Amadou », in Amadou et Joly, **De l'Agent Inconnu au Philosophe Inconnu**, troisième part.
- Préface : Louis-Claude de Saint-Martin, **Le Crocodile**, seconde édition, Paris, Triades Editions, 1962.
- « Textes inédits de Louis-Claude de Saint-Martin. Fragments de Grenoble, mis au jour et publiés pour la première fois par Robert Amadou ». **L'Initiation**, avril-juin 1962, pp. 82-93.
- « Louis-Claude de Saint-Martin. Pensées sur l'Écriture sainte, mises au jour et publiées pour la première fois par Robert Amadou », **L'Initiation**, janvier-mars 1963, pp. 19-27 ; octobre-décembre 1963, pp. 165-172 ; avril-juin 1964, pp. 80-85 ; octobre-décembre 1964, pp. 222-230 ; janvier-mars 1965, pp. 47-56.
- Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803). Choix de Robert Amadou, Paris, André Silvaire, 1963. (Collection « Maximes et pensées »).
- « Calendrier de la vie et des écrits de Louis-Claude de Saint-Martin », **L'Initiation**, octobre-décembre 1963, pp. 152-161 ; avril-juin 1964, pp. 74-79.
- « Saint-Martin et Clément de Ris (Notes et documents inédits) », **Revue des sciences humaines**, octobre-décembre 1964, pp. 477-496.
- « Balzac et Saint-Martin », **L'Année bûlzacienne**, 1965, Paris, Garnier, pp. 35-60.
- Louis-Claude de Saint-Martin dit le Philosophe Inconnu. Etincelles politiques, mises au jour et publiées pour la première fois par Robert Amadou, **L'Initiation**, octobre-décembre 1965, pp. 216-228 ; janvier-mars 1966, pp. 29-41.

Présentement dans le commerce :

Robert Ambelain, **Le Martinisme**. Editions Niclaus-Bussière à Paris. Collection de **L'Initiation**. (46, bd du Montparnasse à Paris, XV^e).

A. Viatte. **Les sources occultes du Romantisme** (2^e éd. H. Champion, Paris, 1965).

A PARAÎTRE

Bibliographie générale des écrits de Louis-Claude de Saint-Martin, P., J. Minard, 1967.

Autres ouvrages de Robert Amadou

L'Occultisme. Esquisse d'un monde vivant. - Anthologie littéraire de l'occultisme. Eloge de la lâcheté. - Albert Schweizer. Eléments de biographie et de bibliographie. Albert Schweizer. Etudes et Témoignages publiés sous la direction de R. A. par... Le Poète dans la Cité. Marcello-Fabri et les problèmes de notre temps. - Raymond Lulle et l'Alchimie. Introduction au codicille avec notes et glossaire. - Un chapitre de la médecine magnétique. La Poudre de Sympathie. - La Parapsychologie. Essai historique et critique. - Les grands médiums. - La Télépathie. - **Nos spéciaux de la Revue Métapsychique** : Le Fluide - L'Art et l'Occultisme - La Science et le paranormal - Les Entretiens de Saint-Paul de Vence. - **Nos spéciaux de la Tour Saint-Jacques** : L'Astrologie. - La Chyromantie naturelle. - La Drogue - Gérard de Nerval. - J. K. Huysmans. 1^{re} édition. - La Magie. - La Parapsychologie. - J. K. Huysmans. 2^e édition considérablement augmentée. - Traduction : West, Dr D. J. Guide des tests parapsychologiques. (avec préface).

Nous avons lu pour vous...

par Serge HUTIN

• Michel RANDOM, **Les puissances du dedans**, essai. Editions Denoël. Un volume de 448 pages, illustré. Prix : 29,80 F t.l.i.

Luc DIETRICH, ce jeune pèlerin de l'absolu mort en août 1944 (à l'âge de trente et un ans), fut d'abord l'ami et le disciple de LANZA del VASTO; puis il se tourna vers l'« enseignement » de GURDJIEFF, qui devait être l'occasion de sa rencontre avec le surréaliste René DAUMAL. C'est dire que ce bel ouvrage écrit par notre ami Michel RANDOM, ne se borne pas en fait à être la première biographie fidèle et complète de la personnalité si attachante que fut Dietrich : grâce à une documentation en très grande partie originale, l'auteur nous fait comprendre la dure et pure ascèse christique de LANZA del VASTO, nous introduit aux véritables doctrines et pratiques de GURDJIEFF (cette si étrange figure de « mage » si magistralement campée naguère par le remarquable livre de Louis PAUWELS, aux Editions du Seuil), les téméraires essais des surréalistes du « grand jeu » (DAUMAL et ses amis). En plein 20^e siècle, persistance des disciplines intérieures susceptibles de mener leurs adeptes à la délivrance spirituelle : telle est sans doute la leçon d'ensemble qui se dégage de ce livre important.

• Déodat ROCHÉ, **Contes et légendes du Catharisme**. Editions des Cahiers d'Etudes Cathares (ARQUES, AUDE).

Dans tout le Midi de la France, et dans le Sud-Est tout spécialement (Languedoc, Gascogne), la tradition populaire a conservé des contes et légendes dont le symbolisme initiatique ne peut s'interpréter sans faire intervenir la spiritualité des Cathares.

C'est ce que nous montre l'auteur, l'un des plus grands spécialistes en ce domaine.

• « **La Voix Solaire** », (34, rue Godot-de-Mauroy, PARIS 9^e).

Nous recommandons très vivement cette revue trimestrielle dirigée par notre ami Vincent PLANQUE. Les numéros spéciaux sur le **Mont-Saint-Michel** et **Compostelle** sont admirables : toutes les questions que pose l'étude traditionnelle de ces deux grands sites de la Chrétienté médiévale se trouvent passées en revue, par les spécialistes les plus qualifiés. C'est maintenant aux quatre éléments traditionnels (en commençant par la Terre, thème du numéro d'automne 1966) que se trouve consacrée une nouvelle série.

• Madeleine JORET, **L'Afrique en flânant : de Paris à Tamanrasset**. Préface de J.-C. FROELICH. Nouvelles Editions Debresse (17, rue Duguay-Trouin), 1966. Un volume illustré de 256 pages. Prix : 21 F.

Voici un livre de voyages qui ne décevra certes pas les lecteurs de notre revue : l'auteur, à la si merveilleuse sensibilité aux vraies réalités humaines, nous permettra de mieux comprendre toute la complexité vécue des traditions musulmanes du Sahara et de l'ancêtre culture berbère à laquelle elles succédèrent. Sur les Touaregs du Hoggar notamment, Madeleine JORET, nous apporte le fruit de ses recherches, de ses observations personnelles.

A ne pas manquer.

• J.-C. SALÉMI, **Les Sept Alliances**. Editions Ondes Vives (26, rue Louis-Blanc, SAINT-LEU-LA-FORÊT - 95), 1966.

J.-C. SALÉMI, l'infatigable « pèlerin de l'absolu » continue son méticuleux dévoilement du sens secret de la Bible. Il brosse un tableau d'ensemble des sept Révélations divines qui jalonnent l'Histoire, depuis l'époque jusqu'à l'Incarnation.

L'auteur aborde maintes problèmes capitaux, et tout spécialement l'élucidation des prophéties de Daniel en rapport avec les événements apocalyptiques contemporains.

• Jacques VAN LENNER, **Art et Alchimie**. Editions Meddens (141-143, avenue de Schent, BRUXELLES 7). Un volume de 292 pages.

Voici une étude d'ensemble, vraiment exhaustive, sur les œuvres d'art occidentales directement inspirées de l'alchimie traditionnelle : peintures, gravures, miniatures, sculptures, sans oublier les monnaies et médailles en or ou argent « philosophal ».

L'admirable travail documentaire de notre ami J. VAN LENNER, que nous avons préfacé, conduira le lecteur — émerveillé par les superbes planches hors texte qui illustrent le livre — à connaître et, surtout, à **comprendre** les merveilles de l'art alchimique. d'Occident.

Indispensable instrument de travail pour l'érudit, cet ouvrage sera lu facilement par le grand public cultivé.

Après les magistrales recherches de FULCANELLI sur les cathédrales et sur les « demeures philosophales », il n'était certes plus besoin de chanter l'importance des manifestations artistiques directement issues de la quête héroïque : l'ouvrage de J. VAN LENNER arrive donc bien à point, et nous lui souhaitons le plus grand succès.

• André PASSEBECQ, **Cours d'initiation au symbolisme appliqué à**

la psychologie. 62, avenue Foch, MARCO-LILLE - 59).

L'Institut de Culture Humaine, que dirige notre grand ami André PASSEBECQ, a mis au point un très remarquable cours gradué (dont nous avons en le privilège de pouvoir prendre connaissance) qui, pas à pas, mène l'étudiant à une compréhension claire et nette du monde des symboles — dont le rôle est capital non seulement dans les traditions spirituelles (religieuses ou initiatiques) mais au niveau de la psychologie pratique (individuelle ou collective).

Ce cours est vraiment excellent et constitue d'ailleurs une totale innovation : rien d'équivalent n'existait à ce jour.

• **Santé humaine et Humanisme** : Nouvelle revue fondée par notre ami Fabrice BARDEAU (284, bd Voltaire à Paris XI^e prix 3,00 F). Intéressante à plus d'un titre et fort bien présentée.

Au sommaire des deux premiers numéros : La guerre psychotechnique est-elle pour demain ? — L'infarctus du myocarde — Alimentation naturelle — La chlorophylle — Comment tonifier la sangle abdominale — Le yoga — La cuisine chinoise — Les secrets des plantes — Existe-t-il des maisons à cancer ? — Qu'est-ce que l'angine ? — L'acupuncture traditionnelle chinoise — Exportation de l'inconscient etc., etc.

Vient de paraître

CÉRÉMONIES ET RITUELS DE LA MAÇONNERIE SYMBOLIQUE, par Robert AMBELAIN.

Le grand public ne connaît généralement la Franc-Maçonnerie qu'à travers les seuls ouvrages de ses adversaires, et le **secret** qui a très longtemps recouvert ses cérémonies a permis à tout un « sottisier », anti-maçonnique et intégriste, de s'enrichir très facilement. Ce **secret** pesa lourdement d'ailleurs sur les jeunes années du christianisme naissant. Que ne contait-on pas, il y a près de vingt siècles, sur la « noirceur » et l'« infamie » des mystères chrétiens !

C'est pourquoi le Convent Général des Loges du **Rite de Memphis-Misraïm**, en sa Tenue solennelle du 23 octobre 1965, décida à l'unanimité absolue la publication des Rituels couvrant les trois premiers degrés, dits « symboliques », d'Apprenti, Compagnon et Maître, à l'exception bien entendu des **Signes, Phrases, Mots et Marches** de probation, éléments qui doivent rigoureusement demeurer secrets.

Ainsi donc, en cet ouvrage, nous assistons à l'ouverture solennelle des travaux et à leur fermeture, tant en loge d'Apprenti, de Compagnon, puis de Maître. Nous suivons tout le déroulement de la « réception » d'un profane au grade d'Apprenti. Nous assistons à son élévation en tant que Compagnon, puis enfin à son « exaltation » au grade de Maître, avec, tel un véritable « mystère » médiéval, le lent et poignant déroulement de la mort et de la résurrection d'Hiram en l'âme du nouvel initié.

Viennent ensuite les Rituels de la « Loge de Table », si semblable à l'antique agape pythagoricienne ; celui, très émouvant d'ailleurs, de la « Reconnaissance conjugale », par lequel les Francs-Maçons prennent solennellement en charge la protection matérielle et morale de la jeune épouse d'un de leurs frères. Le « Baptême du Louveteau » renouvelle cet engagement de la grande fraternité maçonnique à l'égard de leur jeune enfant, par la suite. Enfin, lorsque vient l'heure douloureuse de l'ultime séparation, lorsque le maçon passe à l'**Orient éternel**, le Rituel de la poignante « Tenue funèbre » déroule alors la théorie de ses mystères, axés sur le célèbre « **cri de lamentation** » : « Gémissons, mes frères ! Gémissons ! Gémissons ! Mais espérons... »

Tel un cérémoniaire très occulte, ce livre apportera au lecteur profane le schéma exact et complet des très belles et antiques cérémonies maçonniques. Mais au Maçon pour qui elles sont déjà familières, il apportera des « dialogues » rituels, inédits mais forts clairs, où le véritable ésotérisme de la **Gnose maçonnique** perce au-delà des mots et des formules sacramentelles.

Maçonnerie à l'usage des occultistes et des ésotéristes, les rites de **Misraïm** (fondé à Venise en 1782), et de **Memphis** (fondé à Montauban en 1815), furent associés et fondus en une seule obédience en 1880, par le Grand Maître du Grand-Orient d'Italie, le célèbre général Guiseppe Garibaldi, qui en devint le premier Grand Maître Général (33-90-97). Le **Rite de Memphis** avait eu pour fondateurs des maçons français du XVIII^e siècle, ayant fait partie en 1798-1799 de la célèbre « Mission d'Egypte », avec Bonaparte. Et l'on trouvera, au début du livre, l'explication du fil conducteur reliant historiquement et matériellement ce rite à ce qui subsistait encore au XI^e siècle, au Caire et à Damas, des anciens **mystères égyptiens**.

C'est pourquoi le lecteur, maçon ou profane, tant soit peu sensible et intuitif, ne manquera pas de percevoir au long de ces rituels, si évocateurs, aussi bien l'envoûtant parfum de ceux-ci, que la présence toute proche de leur **patronne**, l'Isis au divin sourire...

Et peut-être concluera-t-il alors comme le grand Platon : « Ceux qui auront approché les saintes initiations, et ceux qui les ignorèrent, n'auront pas dans le séjour des Ombres, une semblable destinée... », puisque, selon l'affirmation d'Hermès Trismégiste : « Si tu es fait de vie et de lumière, et si tu le sais, tu retourneras vers la vie et vers la lumière... ».

Un volume de 160 pages, format 25 × 16, avec quatre tableaux hors-texte, un calendrier égyptien.

Prix	F 22,50
Franco France	F 24,50
Union française et étranger	F 26,50

RÉFLEXIONS

sur un livre

de haute spiritualité

C'est une œuvre de haute spiritualité que notre Frère et ami Gustave-Lambert BRAHY a publiée, il y a deux ou trois ans, sous le titre « Sadi Ghirba, l'Éveilleur de Consciences » (1). De ce roman initiatique, qui fut honoré d'une préface du Dr Philippe Encausse, Grand Maître de l'Ordre martiniste, Serge Hutin a pu écrire : « Sous forme d'un roman généreux et passionnant à souhait, l'éminent astrologue et occultiste belge nous retrace sa propre aventure spirituelle à la recherche de la grande libération humaine. Ce livre contient, dans ses pages toujours alertes et ferventes, une exceptionnelle richesse de pensée traditionnelle et spiritualiste. »

De fait, ni l'intrigue, ni son cadre, n'ont rien de banal. Sadi Ghirba, personnage un peu mystérieux, mais hautement initié, s'emploie à sauver tous ceux qu'il trouve possédés par la sombre désespérance des temps modernes; pour les libérer de leurs démons, il les groupe autour de lui, dans une sorte d'ashram perdue en montagne, où ils recommencent à vivre d'une vie simple et frugale. Mais il ne se borne pas à sauver leurs corps; il cherche surtout à éveiller leurs âmes et leurs consciences, en les contraignant à méditer sur tous les mystères et sur tous les problèmes auxquels ils se sont vainement heurtés jusque là.

Sadi Ghirba utilise à cette fin une méthode originale; chaque jour, à heure fixe, il réunit ses disciples et les oblige à se concentrer sur un sujet déterminé : Dieu, le sens de la vie, le péché originel, le désir et la volonté, l'orgueil, la tolérance, la virilité, le détachement, l'amour, le mariage, la sexualité, la souffrance le problème du bien et du mal, l'évolution humaine, etc. Il pose une question qui amorce le débat, interroge chacun et le presse de lui donner une réponse; ou tout au moins une opinion, un avis, un simple mot même, pour autant qu'il soit le produit d'un effort personnel et sincère. Confuse, et souvent décevante au début, la discussion s'anime, prend de l'ampleur et de la profondeur, et finit par passionner tout le monde. Des idées neuves, des révélations, viennent ainsi affleurer en surface et sont précieusement recueillies pour constituer une doctrine.

De chacun de ces disciples, Sadi Ghirba exige une participation à l'effort collectif, que ce soit sous forme matérielle ou sous forme d'enseignement. C'est ainsi que toute une série d'entretiens est consacrée à l'étude de l'astrologie, en vue de permettre à chacun de mieux se connaître lui-même et de mieux connaître les autres. Car, c'est par la compréhension naturelle des êtres et des choses que Sadi Ghirba cherche à « éveiller » ses disciples.

Ils sont de tous les rangs sociaux, ces disciples, et de tous degrés de culture; on y trouve aussi bien un financier, un avocat, qu'un vulgaire manuel, une fille naïve ou bien une mondaine blasée. Tous se coudoient et se supportent dans

(1) Editeur : DERVY, rue de Savoie, 1, Paris.

la joie et l'enthousiasme d'une vie saine et disciplinée; il arrive même que des fiançailles s'ébauchent et débouchent sur un mariage. Mais il ne s'agit pas ici d'une cérémonie mondaine, vide de sens, mais bien de l'engagement sacré qui devrait être à la base de toutes les unions dignes de ce nom. Sous ce rapport, le chapitre où Sadi Ghirda, dans sa robe d'officiant qui le fait ressembler à une croix vivante, célèbre le mariage de Louise et de Julien, est d'une lecture exaltante. C'est réellement sous l'apparence d'un Initié qu'il bénit les époux, et invoque sur eux la protection de quelque Gourou mystérieux, et peut-être redoutable.

Puis, ayant rempli sa mission — une mission temporaire —, et requis sans doute ailleurs, Sadi Ghirba remet la garde de son œuvre au disciple qu'il a choisi, et qui a accepté librement, et héroïquement, peut-être de reprendre le flambeau. Et il s'en va, on ne sait où, mais là sans doute où on l'appelle pour quelque travail de conversion ou de prosélytisme. Ses disciples le regardent partir, silencieux, et désarmés, prenant conscience peu à peu du vide que ce départ va laisser; ils reprennent alors, pensifs, le chemin de leur monastère. « Il leur semblait — ainsi se termine le livre — il leur semblait revenir, le cœur lourd, de l'enterrement du n'être cher. »

Mais ce n'est pas seulement dans le développement de l'intrigue, une intrigue parfaitement saine au surplus, que réside l'intérêt de ce livre. L'intérêt fondamental naît avant tout des multiples enseignements que l'on y glane au fil des pages. Surtout que, contrairement à bien des ouvrages, on n'y trouve, ni mystique gratuite, ni critiques vaines et agaçantes des religions, des systèmes ou du clergé.

Qu'il s'agisse, par exemple, de tenter une représentation valable de la divinité, ou d'expliquer le passage de l'unité au septénaire, ou encore l'étroite dépendance du néant et de l'infini, toujours on aboutit à des idées ou des notions logiques, claires, exposées comme des théorèmes. Il se dégage surtout de ce livre une impression de régénération, de retour aux vérités premières, aux principes immuables. Et on souhaite dès lors le voir lu par tous ses amis.

Nous avons sous les yeux la critique d'un journaliste belge, Dieudonné Boverie, rendant compte de ce livre dans « La Meuse », quotidien assurément plus ouvert à la défense des intérêts matériels que des intérêts spirituels; elle dit ceci, qui peut servir de référence finale :

« Dans ce livre, il y a, toutes préparées, les grandes lois d'une nouvelle religion, libérée d'hypocrisies, d'enfantillages, d'obscurantisme. D'avoir été écrite, rien ne dit qu'elle ne prendra pas vie un jour. »

• La librairie l'Incunable 16, rue de Nazareth, Toulouse (Haute-Garonne) — France — est en mesure de vous fournir tous les ouvrages analysés dans la Revue *L'Initiation*, de même que tous ceux concernant l'Occultisme, l'Esotérisme, le Symbolisme, l'Orientalisme, le Magnétisme, la Radiesthésie, l'Homéopathie, la Phytothérapie, etc. S'adresser à notre S :: Madame Andrée AZAM.

APPEL

COMMUNIQUÉ IMPORTANT

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ORDRE MARTINISTE

« Je prierai Dieu avec amour, disait Saint-Martin, mais je le prierai aussi avec intelligence. » Pour acquérir cette intelligence, les livres sont d'un secours précieux, et souvent indispensable. Le F :: martiniste, la S :: martiniste doivent s'instruire et la Bibliothèque de prêt de l'Ordre Martiniste leur en offre les moyens. Ils y trouveront des ouvrages et des revues traitant de toutes les branches de l'Occultisme, de l'Esotérisme et du Spiritualisme. Négliger cette source de connaissance serait, de leur part, une erreur; s'abonner à la **Bibliothèque de l'Ordre Martiniste** (15 F par an) est pour eux un **devoir**. Ce devoir, ils ne l'ont pas seulement envers eux-mêmes mais aussi à l'endroit de l'Ordre et de leurs FF :: et SS ::; auxquels il importe de maintenir et d'améliorer un instrument de travail indispensable.

Je demande donc à tous les FF :: et à toutes les SS :: martinistes de Paris et de la région parisienne de bien vouloir se rendre, à l'une des permanences de la Bibliothèque — ou d'adresser par la poste leur abonnement annuel (janvier à décembre) pour 1967 (1).

Les permanences ont lieu, 15, rue de Liège (rez-de-chaussée, 2^e porte à gauche), d'octobre à juin, tous les deuxièmes mercredis, de 18 h 30 à 20 h, et tous les quatrièmes mercredis, de 18 à 19 h. Au cours de ces permanences, tous renseignements utiles sont fournis aux lecteurs et aux chercheurs abonnés.

Tous les Martinistes sont appelés instamment à utiliser la riche documentation de leur Bibliothèque et à favoriser son développement.

J'ajoute que les personnes qui n'appartiennent pas à l'Ordre Martiniste sont admises, moyennant le versement d'une caution, à s'inscrire à la Bibliothèque. Elles sont cordialement reçues aux heures de permanences indiquées ci-dessus.

Le Président :
Philippe ENCAUSSE

La Bibliothécaire :
Jacqueline BASSE

P.S. — Grâce à l'aide fraternelle d'un F :: et d'une S :: imprimeurs, le catalogue de la Bibliothèque vient de paraître. Un exemplaire en est gracieusement remis à tous les abonnés.

(1) CCP Ordre Martiniste : Paris 1714483.